

A M É L I A

ET

CAROLINE.

120

12
44793

A. M. H. I. A.

KT.

CARROLLINE

AMELIA

ET

CAROLINE,

OU

L'AMOUR ET L'AMITIÉ.

PAR M^{me} KERALIO-ROBERT.

TOME PREMIER.



PARIS,

CHEZ LÉOPOLD COLLIN, Libraire,
rue Gît-le-Cœur, n^o. 4.

~~~~~  
1808.

44793

LAMBERT

ET

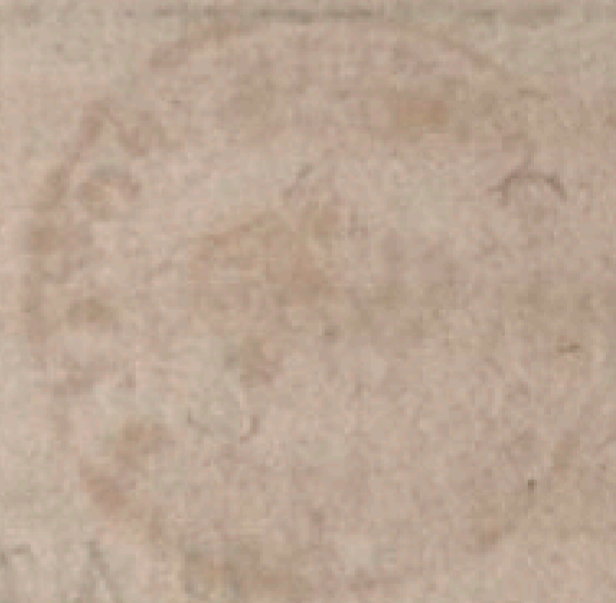
CAROLINE

OU

UNIFORME DE L'AMOUR

PAR M. KERVANNO-ROBERT

TOME PREMIER



PARIS

(chez L'ÉDITEUR GILLET, Palais National)

la Citoyenne, n. 10

1808



---

## A MON MARI.

*DANS la carrière de la vie, chaque sentiment a son tour ; ils se succèdent l'un à l'autre pour adoucir les peines du voyage, embellir notre jeunesse, et nous faire trouver dans l'âge du repos, des jouissances réelles, même dans les souvenirs amers qui se mêlent aux affections existantes ; car nul ne voudrait perdre la mémoire de ceux qui lui furent*



*chers. Autrefois je dédiai à mon père le premier ouvrage imprimé sous mon nom. Depuis vingt ans, je n'ai rien publié. Depuis vingt ans, je suis à toi, et c'est à l'amour conjugal que je consacre cet écrit.*

*Je ne t'en dirai pas plus; de longues épîtres sont l'ouvrage de l'esprit. Le cœur ne dicte qu'un mot, et il est entendu.*



---

---

## PRÉFACE.

---

LORSQU'EN 1788 je publiai l'histoire d'Élisabeth, reine d'Angleterre, le Public parut me savoir gré de mes efforts dans une carrière difficile. L'ouvrage fut accueilli avec indulgence dans ma patrie et dans le nord de l'Europe. Ainsi encouragée, j'annonçai en même temps la collection des



meilleurs ouvrages composés en français par des femmes. Il en parut seulement quelques volumes qui promettaient du succès à l'entreprise ; mais la révolution vint mettre pour long-temps un terme aux ouvrages de long cours , et celui-ci fut abandonné.

Le torrent de la révolution cessa , on était fatigué de longues dissensions , on rechercha des délassements agréables et paisibles ; mais on s'apperçut



bientôt que le goût était dénaturé , qu'une espèce de délire s'emparait de tous les esprits , et que la lecture des romans anglais devenant une espèce de fureur , l'imagination des Français allait s'égarer et se perdre dans les souterrains et les tombeaux. Peut-être ce qu'on a long-temps regardé , parmi nous , comme les meilleurs romans , avait le défaut d'être monotone , et de conserver une tournure recherchée ,



même précieuse, qui tombe dans le jargon sentimental. C'était celle des femmes de la Cour de Louis XIV, qui se livrèrent à cette occupation ; la plupart de ces mêmes écrits ne réussiraient point à présent, et ne peuvent plus être considérés que comme des monuments d'un siècle passé. Il arrive successivement des altérations dans les usages reçus ; il s'introduit dans les coutumes et dans les mœurs,



des nuances qu'on ne saurait définir , mais qu'on saisit parfaitement, et qui rendent le tableau de la vie privée tout à fait différent dans un siècle ou dans un autre. Le roman vieillit comme les portraits de nos aïeules. Ne seraient-elles pas méconnaissables , si elles se présentaient sous nos modernes vêtements ?

Mais il y avait loin des défauts attachés au siècle , et même de ceux qu'on peut re-



procher aux anciens romans ,  
comme défauts de tous les  
temps , à cet amas d'extrava-  
gances puisées chez nos voi-  
sins , et traduites , ou quelque-  
fois imitées en notre langue.  
Ce qui semble plus surprenant  
encore , c'est le sexe du plus  
grand nombre de leurs au-  
teurs. On a reconnu de tout  
temps chez les femmes un tact  
fin , un sentiment délicat des  
convenances sociales , et ce  
sont des femmes qui placent



le plus souvent leurs héroïnes dans des situations tout à fait *inconvenantes* , au sexe , à l'âge , et je dirai même à la constitution. Y a-t-il aucune des *timides* anglaises , qui ne mourût mille fois de frayeur ; si au moment où elle décrit une des plus noires aventures ; on venait la prendre à son bureau pour la conduire et l'abandonner dans une tour du nord , dans les souterrains d'une vaste abbaye , dans les



longs corridors d'un antique château , et sous les voûtes d'une chapelle ruinée ; enfin dans une vaste forêt , où les vents , la foudre , les éclairs , et des torrents de pluie , se disputent à qui portera plus de terreur dans son âme , et causera plus de désordres dans son fragile tempérament. Tout ce qui sort de la vraisemblance , devient essentiellement vicieux ; et un enchaînement d'aventures bizarres ,



hors de la nature des hommes et des choses, n'amuse pas long - temps l'esprit, et n'intéresse point le cœur; car ni l'un ni l'autre ne se trouvent pour rien dans une situation, où ils sentent bien qu'ils ne se trouveront jamais.

Rien de si facile dans tous les arts que de franchir les règles; il n'appartient qu'au génie ou à l'esprit d'en connaître les difficultés ou de les vain-



cre. La plus grande ; sans doute, est de saisir le degré d'émotion où le cœur aime à s'arrêter ; de ne porter la pitié ou la terreur que jusqu'à ce point unique, où l'âme se sent touchée ou froissée sans qu'elle se révolte, ou repousse l'objet qu'on lui présente. Malheureusement il est des passions violentes, il est des vices dont l'excès conduit au crime. Les hommes qui sont dominés par les unes, et souillés par



( xvij )

les autres, deviènent un fléau pour la société. On le sait ; on peut, on doit même les dessiner d'une manière frappante dans le roman qui est l'histoire de la vie privée. Mais quelque horribles que soient les forfaits dont on trace l'image, encore faut-il que le goût préside au choix du sujet et à l'ordonnance du tableau. Mais ce goût fin et délicat est peu connu des Anglais. Ils parlent beaucoup de leur *sensibilité* ;

a.

b.



ils prennent soin de la représenter comme *exquise* : cependant , pour l'émouvoir , il semble que les atrocités les plus recherchées soient chez eux le plus grand effort de l'esprit humain , et que dans leurs romans , comme sur leur théâtre , les spectres , les poignards , les squelettes même , soient ce qu'il y a de plus attachant. Rendons hommage à notre patrie de ce que les écarts d'une sombre imagina-



tion n'ont pas pris naissance chez elle ; de ce qu'ils n'y ont été accueillis que par l'ignorance et le désœuvrement ; de ce que tel ou tel amas d'horreurs qu'on pourrait citer , n'ont pu être naturalisés chez elle ; tant elle a conservé d'urbanité , de politesse et de discernement.

Comme toutes les femmes anglaises n'ont pas donné dans ce genre extraordinaire ; comme il en est plusieurs qui écri-



vent avec goût, avec une sensibilité réelle, dont les écrits respirent l'amour du bon et du vrai en toutes choses, de même celles dont on vient de blâmer l'esprit de vertige, ont eu peu d'imitatrices dans notre langue. S'il en était quelques-unes qui, se livrant à des idées plus dangereuses que celles des revenants et des sortilèges, et ne respectant point assez les mœurs, déshonorent leur sexe



et leur plume, elles sont en bien petit nombre chez nos voisins et chez nous, et sans doute seront trop peu lues pour faire beaucoup de mal. Nous avons en France des femmes qui nous consolent de pareils écarts, qui ont l'art de peindre la vertu comme un bien qui leur est propre, de la rendre aimable, parce qu'elles la connaissent, de faire sentir qu'elles trouvent dans ses charmes, la paix et



le bonheur, qu'elles invitent les jeunes cœurs à partager avec elles. Parmi elles, en était une que nous avons à regretter. Je n'ai connu madame Cottin que par ses écrits, mais ils m'ont vivement intéressée. On y trouve des caractères hardiment dessinés et parfaitement soutenus, en deux genres bien opposés. Ceux de la comtesse de Waldemar et de l'archevêque de Tyr, sont deux chefs-d'œu-



vres , et l'on ne doit pas chercher même à imiter le dernier. On dit qu'elle avait dans le caractère toute la sensibilité qu'elle a exprimée avec tant de grâces ; que sa piété dans le monde comme dans ses écrits , était douce et consolante , sans faste , sans ostentation , et qu'elle a laissé dans sa famille , et chez ses amis , le souvenir de ces vertus privées qui sont le domaine des femmes. Je crois donc être



( xxiv )

d'accord avec la voix publi-  
que en jetant quelques fleurs  
sur son tombeau.

---



---

A M É L I A

ET

CAROLINE.

---

CHAPITRE PREMIER.

Mon fils n'arrive point ! — Cette histoire , Madame , est bien intéressante. J'aime à la folie ces romans de revenants. — Ils ont je ne sais quoi qui attache , qui remue , on est là . . . . comme si on avait peur . . . . et pourtant je puis

l.

I



bien dire que je n'y crois pas du tout ; pas vrai , mon homme , que depuis trente-cinq ans que je sommes nous deux . . . . tu sais bien que je n'y crois pas ? — Eh , là , là , not' femme , je sais bien que tu dis cela depuis trente - cinq ans , mais je sais bien aussi que tu as des peurs , . . . des peurs de ton ombre . — Tiens , parce que j'ai vu par là-bas de cette belle jeune dame . . . . — Chut ! vois-tu , Brigitte , comme Madame est concentrée dans ses réflexions ; le livre lui tombe des mains ; elle ne nous écoute pas . — Cela est vrai , mon homme ; mon



Dieu, aussi pourquoi Charles?...  
Madame, continuez donc, s'il vous  
plaît. — Je vais poursuivre, Bri-  
gitte..... Mais mon fils ne revient  
point! — Il reviendra, Madame;  
que sait-on? les affaires! — Les  
siennes sont terminées. — Les che-  
mins! — Sont beaux. — Le temps!  
— Il est superbe. — Madame, le  
chapitre des circonstances! Il est  
long par fois; et M. le curé dit tou-  
jours comme ça, qu'en fait de  
voyage, comme en fait de ma-  
riage, on doit rendre grâces à Dieu  
des malheurs qui n'arrivent pas.  
Car voyez-vous, Madame, il est



bien vrai de dire comme lui. —  
Brigitte continuait de parler , sans  
être interrompue par son mari ; et  
sa maîtresse , qui ne l'écoutait pas ,  
répétait sa triste exclamation : « Il  
» ne revient point ! » Son livre  
était tombé à ses pieds ; elle ne  
songeait point à le relever , encore  
moins à continuer sa lecture. Tout  
à coup les pas d'un cheval et la  
voix de Charles se font entendre •  
il appelle Tomy avec une impa-  
tience qui ne lui était pas ordinaire ;  
et cette altération dans ses cou-  
tumes douces et cordiales frappe  
mistriss Belmour d'une sorte de



terreur. Appesanti par l'âge, Tomy ne se hâtant pas assez au gré de la tendre mère, elle prend le flambeau de ses mains, et court à la porte de l'humble hermitage. Charles n'avait pu descendre, embarrassé d'un fardeau qui ne laissait à ses mouvements aucune liberté; mistress Belmour fit un cri en appercevant dans ses bras une fille de dix-sept à dix-huit ans, environnée en apparence des ombres de la mort. Tomy était enfin arrivé; Brigitte et sa maîtresse soutenaient dans leurs bras celle dont l'état réclamait de prompts secours; Charles



sauta légèrement à terre , et leur aida à la transporter dans une chambre , où ils la couchèrent doucement sur un lit. — Juste ciel , s'écria mistriss Belmour ! est-elle donc morte ? — Je ne le crois pas , ma mère , mais je ne sais si nous pourrons la sauver. — Qui est-elle , demanda Brigitte ? — C'est , répondit la mère , un être sensible qui a besoin de nous. En même temps elle employa les eaux spiritueuses et tout ce qui est en usage dans les évanouissements : ce ne fut qu'après une demi-heure d'efforts multipliés qu'elle conçut de l'espé-



rance , et qu'elle obtint un profond soupir accompagné d'un tressaillement. La malade ouvrit de très-grands yeux bleus , qui annonçaient beaucoup d'expression. Elle jeta un regard autour d'elle , reconnut Charles , et fixa d'une manière curieuse l'aimable femme à qui elle comprit tout d'un coup qu'elle devait son retour à la vie. Hélas ! l'être souffrant semble ne pas craindre la mort tant qu'elle n'est pas présente , et cependant la prudente nature , veillant tacitement à sa conservation , le fait frémir à son aspect. Brigitte , qui avait , comme les



habitants de la campagne , ses recettes et ses potions , courut chercher des eaux , merveilleuses sans doute , mais dont mistriss Belmour ne fit usage qu'avec de grandes précautions. La malade ne parla point , et l'excès de la fatigue la fit tomber dans un sommeil d'accablement , souvent interrompu par des marques de frayeur et de profonds soupirs. On jugea qu'il ne fallait ni le provoquer , ni l'empêcher ; et alors mistriss Belmour s'empressa de questionner son fils sur une aussi singulière aventure. Qui est cette infortunée , dit-elle à



son tour ? — Je l'ignore , ma mère , je ne sais même si elle est fille ou épouse. Je revenais de la ville : en traversant , après le coucher du soleil , l'ombre épaisse de la forêt , mon cheval a reculé avec effroi , et je n'ai pu le forcer à poursuivre sa route. Inquiet de sa résistance , et appercevant en effet quelque chose sous ses pas , je suis descendu , et mes yeux s'accoutumant à l'obscurité , j'ai pu distinguer un cheval mort , et , à quelques pas , un cavalier écrasé sous la chute de celui que probablement il montait. Le malheureux était percé de plusieurs



coups , et la roideur de ses membres glacés , attestait qu'aucun secours ne pouvait lui rendre l'existence. A côté de lui était une petite malle brisée ; et ce qui semble prouver que les assassins n'étaient pas de simples voleurs , ou que peut-être ils ont perdu cet objet en se saisissant des autres , c'est que j'ai trouvé cette cassette et cette bourse. Réfléchissant alors que , si j'étais surpris auprès de ce malheureux , et saisi du reste de ses effets , je courrais quelques risques , je me suis hâté de remonter à cheval , et de m'éloigner de cette scène désolée.



lante. Mais je n'avais pas fait vingt pas , qu'un nouvel objet a glacé mon âme , déjà frappée de terreur. Des gémissements se sont fait entendre , et j'ai vu au travers des arbres encore dépouillés une figure blanche qui courait dans le taillis , en poussant des sons presque inarticulés ; elle est venue tomber à mes pieds , et succombant sous l'effort qu'elle venait de faire , elle y a perdu la connaissance et le sentiment. Toute idée de danger personnel s'est évanouie à la vue d'une femme mourante. Malgré la difficulté de placer sur mon cheval un



être privé de sa propre assistance, j'y suis parvenu; et, craignant alors d'être poursuivi et atteint, je me suis hâté de l'apporter ici, sans même essayer de ranimer en elle un reste de vie. Je savais bien que je la remettrais dans les bras de ma mère; et m'étant assuré qu'elle n'avait pas été blessée, je me reposais de son salut sur sa jeunesse et sur vos soins. — Ah! mon fils, reprit mistriss Belmour, je ne vous reproche plus mes vives inquiétudes; la cause est trop belle, et je vois qu'il n'est pas de position dans laquelle un homme ne puisse espé-



rer d'être utile à son semblable.

Charles était fatigué. Sa mère l'engagea à prendre du repos ; mais il n'en était point pour elle quand l'humanité réclamait des secours : elle voulut elle-même veiller sur le dépôt que le hasard lui confiait. Tomy et Brigitte se chargèrent de préparer la nourriture simple, mais saine, qu'on pouvait lui offrir à son réveil, et mistriss Belmour fut la première personne que rencontrèrent les regards errants de la malade. La modeste décoration de la chambre parut lui plaire ; elle avait dans son extrême simplicité



cette élégance qui accompagne toujours la grandeur déchuë , et la personne de mistriss Belmour offrait la même apparence. Margré le peu de recherche de ses vêtements , on voyait en elle des restes de beauté , les grâces propres à son âge , et un regard où se peignait la plus vive sensibilité. Elle courut à sa jeune pupille , et lui prit une main qu'elle serra doucement dans les siennes. Ce simple attouchement fit couler des larmes , et les yeux de mistriss Belmour se mouillèrent à leur tour. Qui m'a conduite ici , demanda-t-elle d'une voix encore éteinte ?



— C'est mon fils : je lui dois le bonheur de vous avoir été utile ! — D'où suis je donc venue ? — Je l'ignore , lui seul peut vous le dire ; mais vous êtes en sûreté. — Eh ! qu'est devenu M. Melvil ? Mistriss Belmour ne jugea pas à propos de lui apprendre le sort du malheureux qui sans doute l'accompagnait dans la forêt. Nous ne connaissons pas celui dont vous nous parlez , dit-elle , et mon fils n'a remis que vous seule entre nos mains. Elle parut se contenter de cette réponse , et ne pas se rappeler encore les événements de la veille. Mistriss

Belmour lui fit prendre un bouillon, et bientôt après elle goûta la douceur d'un sommeil plus tranquille que le précédent. Une légère teinte vint colorer ses joues, et sa respiration plus douce et plus égale prouva que la nature reprenait des forces. Mais, hélas ! à quel prix ! Le souvenir d'un malheur irréparable rendit son réveil affreux ! Sa mémoire lui retraça fidèlement le coup qui venait de la priver d'un bienfaiteur adoré comme un père ; alors elle se souvint qu'il avait été attaqué par deux hommes ; qu'il s'était défendu avec courage : un



domestique était avec eux ; il avait écarté sa maîtresse qu'il conduisait en croupe , et lui avait dit de se cacher dans la forêt , tandis qu'il irait seconder les efforts de son maître. Elle s'était enfoncée dans le taillis , et trouvant un fossé couvert de feuilles sèches et de branches rompues , elle s'était cachée sous ces débris de l'hiver ; les assassins avaient cherché sa trace , l'un d'eux même avait sauté le fossé , mais un léger bruit qu'ils avaient entendu avait porté la frayeur dans leur âme criminelle ; ils avaient pris la fuite , et la malheureuse fille avait

long-temps entendu les pas de leurs chevaux , qui , paraissant quelquefois se rapprocher , et ensuite s'éloigner , selon les sinuosités de la route , l'avaient long-temps tenue dans un état de crainte qui la rendait incapable de faire un seul mouvement. Elle se rappelait d'avoir entendu pousser un cri lamentable à son ami , et ce cri . . . . sans doute avait été le dernier. Peut-être elle avait distingué les pas de Charles par une route opposée à celle des assassins , et peut-être la frayeur de se trouver dans la forêt seule et dans l'obscurité , l'avait poussée à



chercher l'assistance d'un être humain , mais elle ne pouvait se souvenir quand ni comment Charles l'avait trouvée ; si elle venait effectivement à lui , ou si , emportée par le sentiment de son affection , elle courait à l'endroit où était demeuré son compagnon.

On devina plutôt qu'on n'écoula ce récit entremêlé de pleurs , de sanglots , de toutes les expressions d'une profonde douleur. Elle avait compris que son ami n'était plus , et l'on ne pouvait le lui cacher , puisqu'elle l'avait pénétré. Charles et mistriss Belmour laissèrent un

libre cours à son désespoir. Le silence , les soins , les douces caresses sont , avec le temps , l'unique remède à des maux semblables. Que peuvent les discours sur un cœur oppressé qui vous crie : « J'ai perdu, et je ne retrouverai jamais ! » Miss Belmour sentit rouvrir ses profondes blessures , et le hasard ne lui avait pas offert , comme à sa jeune amie , des mains bienfaisantes pour essuyer ses pleurs.



---

CHAPITRE II.

**L'**HABITATION de mistress Belmour était située au milieu d'une montagne des provinces méridionales de l'Écosse, depuis Jedburg jusqu'à New-Galloway. C'était une dépendance du château de l'Hermitage qui, depuis sa démolition, a donné son nom à un bourg qui existait à peine sous le règne de Charles I. A cette époque il existait encore, mais il était abandonné par ses propriétaires, et le fermier

seul logeait avec sa famille dans le chétif manoir où il avait reçu mistriss Belmour et son fils. Cet homme l'avait acheté du maître du château, afin d'être sûr d'y vivre et d'y mourir en paix. Lorsqu'il termina sa carrière, Brigitte sa fille et Tomy son gendre vendirent l'habitation à mistriss Belmour, sous la condition expresse de ne l'aliéner jamais qu'en leur faveur, et de les garder toujours près d'elle, comme des amis qui veilleraient comme elle aux soins du ménage rustique. Les clauses du contrat furent acceptées; la franchise des



écossais et les principes de mistriss Belmour se réunirent pour en rendre l'exécution facile. La maison était garantie des vents du nord par une haute montagne ; le petit jardin, exposé au midi, était abondant en fruits et en légumes de toutes les saisons ; deux belles prairies fournissaient à la nourriture d'un cheval et d'une vache ; et un bouquet de bois, placé par la nature sur un des côtés du jardin, formait un ombrage agréable. Tomy et Brigitte faisaient les gros ouvrages ; Brigitte allait au marché à un bourg voisin ; mistriss Bel-

mour s'était chargée du dedans de l'habitation, du soin de la cuisine, et de la culture de quelques fleurs, en faveur desquelles elle disputait le terrain avec Tomy, qui aurait préféré des turneps à toutes les tulipes de la Hollande. Les matines se passaient donc à différents travaux utiles et nécessaires ; et le plus souvent vers le soir, mistriss Belmour, prenant un livre, faisait à nos deux villageois la lecture de quelque roman de chevalerie : c'étaient là tous les plaisirs connus dans l'étroite enceinte de l'habitation, car jamais on n'en sortait que



pour les besoins de la vie, ou les de-  
voirs de la religion ; encore mistriss  
Belmour se refusait-elle souvent à  
se rendre au village voisin, et le mi-  
nistre paraissait se contenter d'une  
excuse de santé, dont on se servait  
ordinairement. Ce ministre venait  
quelquefois la voir, et lui témoi-  
gnait de l'estime et du respect. Il  
y avait six ans que le père de Brigitte  
l'avait amenée chez lui avec le jeune  
Charles son fils, âgé de quatorze  
ans ; il l'avait annoncée comme  
épouse d'un négociant de Leicester,  
ruiné par les guerres civiles, et  
obligée de chercher un asile contre

les persécutions des *Levellers*. Le vieillard était aussi respecté de ses enfants que s'ils avaient encore été dans leur jeunesse, et cependant ils comptaient déjà trente années de mariage. La belle dame était conduite par lui; elle fut accueillie avec fraternité; Brigitte même ne montra aucune curiosité, et n'alla point au delà de ce que lui avait dit son père. Seulement elle s'aperçut que mistriss Belmour s'absentait quelquefois avec le vieillard, qu'ils allaient à Dumber, y passaient quelques jours, et Brigitte ne concevait pas comment la femme d'un



négociant de Leicester pouvait avoir des affaires à Dumbar. Mais le père l'avait dit, et les conjectures s'arrêtaient là. Depuis sa mort, mistriss Belmour avait fait une fois seulement ce voyage avec Charles, âgé alors de seize ans; et ensuite Charles seul s'absentait à peu près tous les mois. La solitude dans laquelle il avait vécu auprès de sa mère qu'il aimait tendrement, avait de bonne heure formé son cœur et son esprit. Il se sentait meilleur, disait-il, après chaque entretien qu'il avait eu avec elle. Tomy et Brigitte ne comprenaient rien aux troubles dont

l'Angleterre était alors le théâtre et la victime. Les termes de *Levellers*, de *Covenants*, d'*Indépendants*, et tous les autres signes de ralliement dans les factions, leur étaient inconnus ; ils savaient qu'on se déchirait autour d'eux sans en connaître la cause, et, dans cette heureuse ignorance, ils se croyaient certains que leur habitation ne tenterait la cupidité de personne, et ne serait jamais le passage des troupes parmi lesquelles ils n'auraient su reconnaître ni amis ni ennemis. Mistriss Belmour et son fils paraissaient moins tranquilles sur



les événements ultérieurs ; souvent les retours de Charles donnaient lieu à de longs entretiens d'où la mère sortait avec les yeux rouges, et considérait son unique enfant avec un mélange de tendresse et de pitié qui étonnait ses agrestes amis ; et ce qui les fâchait le plus alors , c'était l'interruption des lectures du soir. Brigitte , avec toute l'innocence d'un bon naturel, faisait une question dictée par un cœur sensible à la pitié. « Le hasard , lui répondait mistriss Belmour , m'avait placée dans une grande ville , où mes relations

étaient fort étendues ; et dans un temps aussi malheureux , je n'apprends pas sans peine tout ce que peuvent éprouver d'anciens amis auxquels j'ai dû m'attacher dans le temps de ma prospérité. D'ailleurs, mon époux obligé de fuir, est absent, et j'ignore quel est son sort ». Brigitte la consolait avec les lieux communs de l'ignorance ; mistriss Belmour ne l'écoutait pas, et la remerciait cependant ; Charles avait rapporté des livres ; on marquait une vive curiosité, et de nouvelles lectures venaient abrégier le temps.

Ce fut au retour d'un de ces



voyages , que Charles introduisit la jeune voyageuse qu'il avait arrachée à la mort : il fut heureux pour mistriss Belmour que sa présence, les soins qu'exigeaient la situation de cette infortunée, détournassent un instant son attention des nouvelles fâcheuses que son fils lui rapportait. Il eut le temps de lui en adoucir l'horreur.

Tout ce que la bataille de Naseby avait présagé de funeste au parti du roi, était accompli au bout de quatre ans de combats et de misère. Mistriss Belmour apprit que Charles I, déjà captif au château

de Hurst , venait d'être transféré à Windsor , et que toutes ses offres avaient été rejetées. Rien ne l'attachait à sa personne; elle était neutre entre lui et ses ennemis , mais elle avait des intérêts bien chers , et ce coup la frappa vivement. Elle désirait, elle craignait également d'en apprendre davantage. Elle aurait voulu aller à Dumbar , et cédaux desirs de son fils , qui la conjurait de ne pas se montrer en des circonstances difficiles. Elle avait un ami dans cette ville ; il avait promis à son fils de hasarder un voyage , et de



l'instruire de ce qu'elle devait craindre ou espérer.

Il est des situations où l'on ne sait si l'on doit courir au devant du malheur , ou l'attendre dans l'immobilité. On n'oserait dire quel parti mistriss Belmour aurait embrassé , si la jeune fille n'eût pas réclamé des secours pressants.

Trois jours s'étaient écoulés depuis son arrivée à l'hermitage ; elle était encore plongée dans la douleur la plus amère ; cette douleur était concentrée dans la perte qu'elle avait faite ; le nom de Melvil, accompagné du tendre nom de père

et de bienfaiteur, était sans cesse dans sa bouche, et le sien était encore inconnu. Enfin mistriss Belmour osa lui demander si elle ne désirerait pas qu'on informât ses parents de son séjour. — Des parents, je ne m'en connais pas. — Quoi, vous n'en avez plus ? les fureurs des partis..... M. Melvil est le seul qui se soit jamais intéressé à mon sort : je l'ai perdu, je suis seule au monde. — Quel est votre nom ? — Caroline. — Que désirez-vous actuellement ? — Hélas ! Madame, un asile et du travail. -- Ce souhait vous honore, il est digne d'une



âme vertueuse et fière. — Il convient à ma misère , j'ai tout perdu. — Acceptez l'asile où mon fils vous a placée ; quant au travail , nous vivons tous du nôtre ; vous partagerez nos occupations. Caroline , restez avec moi , je veux vous tenir lieu de mère..... -- Une mère ! s'écria la jeune fille , en se jetant dans les bras de mistriss Belmour. Ah ! jamais je n'ai reposé sur le sein d'une mère.....! C'est vous , monsieur Charles , ajouta-t-elle en lui tendant la main avec un regard enchanteur , qui m'avez procuré ce bonheur inattendu ; je ne l'oublierai

jamais. Charles ne l'avait presque pas considérée ; mais cette fois , l'expression de ses yeux vint pénétrer son cœur d'un feu jusqu'alors inconnu. « Oui, vous serez sa mère , s'écria-t-il en embrassant mistriss Belmour ; elle connaîtra ce que c'est qu'une mère ; elle sera ma soeur , nous serons vos enfants. » Mistriss Belmour , étonnée de ce mouvement impétueux , se garda cependant d'y mettre obstacle par une indiscrete sévérité ; le cœur de son fils lui était ouvert ; pourquoi se le serait-elle fermé au premier éclair d'une passion turbulente



par sa nature , et qui repousse les obstacles avant de songer à les vaincre ou à les écarter. Oui , répondit-elle , je lui promets de lui servir de mère , de guide dans la carrière orageuse de la vie , du moins autant que le permettra ma situation. Que sais-je , bon Dieu , ce que je puis devenir moi-même ! — Vous serez heureuse , ma mère , heureuse de notre amour , de nos soins , de nos services.... — Charles , Charles , est-ce à nous à prétendre au bonheur ! Après cette réflexion déchirante , mistriss Belmour serra tendrement Caroline dans ses bras ,

s'assit près de son lit , et lui expliqua quelles étaient leurs occupations dans leur solitude , ajoutant que peut-être cette solitude , commandée par d'impérieuses circonstances , pouvait lui paraître désagréable , aussi bien que les travaux d'une simple ménagère des champs.

» Vous seriez dans l'erreur , Madame , reprit Caroline , si vous croyiez que je puis désirer un monde que je ne connais pas. J'ignore qui je suis , j'ignore même le lieu de ma naissance ; je ne sais de l'Écosse ou de l'Angleterre , quelle est ma patrie. Autant que ma mé-



moire peut encore me le retracer ,  
il me semble qu'en commençant  
à distinguer les objets qui m'ont  
environnée , je me suis vue entou-  
rée de quelques personnes qui ,  
ce me semble , étaient destinées  
à me servir ; que j'habitais alors un  
lieu vaste , et qu'il y'avait autour  
de moi un appareil de richesse ;  
mais ces circonstances ne se re-  
tracent à mes yeux que comme un  
songe fugitif perdu dans l'ombre de  
la nuit.

» Mes idées commençaient à  
peine à prendre leur place dans  
mon faible cerveau , que les pre-

mières s'effacèrent ; et ma plus tendre enfance s'est passée , ainsi que ma jeunesse , dans la simple maison de M. Melvil , qui m'a élevée avec une tendresse extrême.

» Vous êtes , me dit-il ( j'étais bien jeune encore ), vous êtes entre deux points extrêmes : vous serez un jour élevée dans une haute sphère, ou plongée dans l'obscurité. Il ne faut pas moins fortifier votre âme contre la fortune que contre l'adversité. La première peut corrompre vos mœurs , changer votre caractère , vous rendre le fléau de votre famille et de vos amis. La



seconde est un poison qui flétrit l'âme , aigrit le noble orgueil d'un être qui s'honore par sa propre valeur, éteint l'amour propre, et rend incapable de tout effort généreux.

La vertu seule peut armer contre ces deux excès d'un aveugle hasard, et faire supporter avec constance les dons ou les refus de ce même hasard. Fidèle à ce principe, M. Melvil s'est donc occupé sans relâche à me former un cœur capable de résister au torrent du malheur, comme aux faveurs du sort. Je ne sais s'il y a réussi, mais il n'avait pas cru sans doute me préparer à

souffrir sans désespoir le mal irréparable d'une perte dont le temps ne saura jamais effacer le souvenir. »

A ces mots , Caroline , étouffée par ses sanglots , interrompit son discours. Mistriss Belmour baissa les yeux , et parut réfléchir profondément. Charles appuya ses lèvres sur une des mains de sa mère , tandis qu'il serrait celle de la jeune personne et ce ne fut qu'après quelques moments qu'ils reprirent le fil de leurs idées.

» J'ai donc passé ma vie , reprit Caroline , dans un heureux éloignement du monde et de sa dissi-



patation ; tout mon temps a été employé à cultiver mon esprit ; à fixer les heures par d'agréables occupations ; à méditer sur mes fréquents entretiens avec M. Melvil , dont la sagesse aimable savait embellir le devoir par des formes douces , et lui assigner pour récompense la satisfaction de soi-même. Nulle espèce de travail de mon sexe ne m'est étranger , depuis ceux qu'exige la pauvreté , jusqu'à ceux qui occupent les loisirs de l'opulence. Le travail a donné de la force et de la souplesse à mes membres d'abord très-déliçats ; je

puis cultiver un jardin, monter à cheval, et vous dispenser de tout ce que votre santé, votre âge et vos habitudes vous rendent pénible; je puis charmer vos ennuis par les accents d'une voix assez juste; je puis travailler à l'aiguille, et m'occuper pour vous, et pour Charles, Brigitte et Tomy. Tout ce que je peux vous sera consacré; heureuse de vous rendre à peine le prix de vos bienfaits, heureuse surtout de sentir que mon existence n'est pas un fardeau qui pèse sur la terre sans but et sans utilité.

» Excellente fille! s'écria mistriss



Belmour. Bonne Caroline ! répéta Charles ; et la mère la pressa sur son cœur. Mais, reprit cette femme sensible, si ce n'est pas réveiller en vous un sentiment trop douloureux, dites-moi quel était l'objet de votre voyage. Ah ! répondit Caroline, je ne me soustrairai jamais volontairement à parler de cet affreux événement : mes paroles seront l'expression de la pensée qui existera toujours là, car cette image déchirante ne s'en effacera jamais. Un jour, M. Melvil me dit en m'embrassant, Caroline, préparez-vous à passer en Angle-

terre avec moi ; quelques circonstances me semblent favorables à votre sort futur ; dans les malheurs publics il est quelques heureux ; vous pouvez être du nombre. Je touche à la vieillesse, elle n'est pas exempte d'infirmités ; si l'impuissance de vous servir personnellement se joignait aux difficultés que je prévois , que deviendriez-vous ? si la mort me surprenait , que deviendriez-vous encore ? Je vous ai assuré le peu dont je puis disposer avec justice , mais je vous dois compte de votre état , et je veux vous rendre ce compte avant de



mourir : si mes efforts sont inutiles ,  
j'aurai fait mon devoir.

» Il semble , Madame , que  
quelques pressentiments avertissent  
l'homme des malheurs dont il est  
menacé ; ou plutôt , l'homme qui  
réfléchit se représente tous les  
dangers qui l'entourent ; il s'en  
fait tout à la fois un tableau qui  
l'effraye ; quand le mal est arrivé ,  
il croit avoir éprouvé un mouve-  
ment inexplicable , et qui n'est ,  
sans doute , qu'une opération vague  
et indéterminée de l'esprit.

Je fis tous mes efforts pour en-  
gager M. Melvil à renoncer à ce

dessein au milieu des guerres civiles, des troubles publics, des fureurs de parti. Tout fut inutile. Il me dit qu'il connaissait dans les montagnes des chemins détournés; des routes plus longues, mais sûres, et par lesquelles nous éviterions les armées et les camps.

Nous nous préparâmes au départ; et en plaçant sur son cheval la cassette que M. Charles a trouvée ouverte, il me dit: Caroline, votre sort est là tout entier, gardez ce dépôt avec autant de soin que moi. Le reste, vous le savez, Madame, vous le savez mieux que la



triste Caroline, et vous savez si elle n'est pas condamnée à des regrets éternels, et au désespoir d'avoir été la cause innocente de la mort du meilleur des hommes. Mais, répondit mistriss Belmour, par quels hommes avez-vous été attaqués? combien étaient-ils? étaient-ce des brigands ou des soldats? — Ils étaient trois, enveloppés de manteaux, la tête couverte de grands chapeaux, bizarrement ornés de plumes; ils feignirent de passer auprès de nous, mais ils nous enveloppèrent, et commencèrent par blesser le cheval de M.

Melvil, qui s'abattit et entraîna son maître dans sa chute. Je n'ai rien vu depuis ce moment ; je ne songeais sans doute qu'à fuir, lorsque, à côté d'eux, à peine cachée par quelques feuilles, je les entendis parler ; leur langue n'était pas la mienne, et je ne pus la comprendre. — M. Melvil avait-il des ennemis ? — Je ne lui en connus jamais. — Ces hommes ne l'ont pas dépouillé, poursuivit mistriss Belmour ? ce n'étaient pas des voleurs ; je comprends que cette importante cassette dont vous parlez, devait contenir des papiers qui doivent



vous rendre un état et un nom. —  
Comment le savez-vous ? — Mon  
fils a trouvé cette cassette brisée ;  
parmi ses fragments , il en a dé-  
couvert une plus petite tout à fait  
intacte , et une bourse qui contient,  
je pense , quelques pièces d'or. —  
J'ignore ce que ce peut être , ré-  
pondit Caroline , mais le ciel m'est  
témoin que les conjectures que vous  
m'informez me touchent peu , quoi-  
qu'elles me paraissent justes , et  
que je ne regrette au monde que  
M. Melvil. Pourquoi faut-il qu'il  
ait voulu m'assurer un état que je  
ne desirais pas ? contente de ses

bons paternels , j'aurais vécu dans la médiocrité ; mes mains auraient fermé les yeux de mon bienfaiteur ! — Ne vous a-t-il pas dit , reprit mistriss Belmour , qu'il vous avait assuré un sort après lui ? — Oui. — Ne pourrait-on pas savoir seulement , si dans le lieu de sa résidence on est informé de sa mort ? En allant à Barwick , mon fils peut en parler à un ami sûr que nous avons dans cette ville. — Ah ! du moins , qu'on ne sache pas quel est le lieu de ma retraite ; ne m'avez-vous pas promis un asile ? vous en repentiriez-vous ? — Non , répondit-



elle en l'embrassant , mais ma situation est précaire aussi ; elle dépend.....» Ici mistriss Belmour s'arrêta , et , absorbée par des souvenirs mélancoliques , elle ne s'aperçut point que Charles était entré dans la chambre et la considérait avec tristesse. Elle sortit enfin de sa rêverie , et le pria de faire voir à Caroline ce qu'il avait recueilli autour du malheureux Melvil. La petite cassette ouverte par force sous les yeux de Caroline , contenait des bagues , des pendants d'oreilles , des bracelets et un collier , tous effets d'un grand prix ;

au milieu de l'écrin était une boîte d'un bois précieux , et fermée d'un secret que nul ne put pénétrer , et qu'on n'osa briser. La bourse contenait cinquante guinées. Caroline assura ne l'avoir jamais vue entre les mains de son tuteur. « Cela vous appartient , dit mistriss Belmour à Caroline. — Qu'en pourrai-je faire , dit-elle ? si jamais cela peut m'être utile , vous me le rendrez : je n'ai nuls besoins , nulle curiosité , et j'ignore si j'ai des droits à ce qui reste de M. Melvil. Ce peut n'être qu'un dépôt entre mes mains. — Je le crois à vous ,



ma chère enfant , puisque cela paraît s'être trouvé dans cette cassette si précieuse. Je le garderai , puisque vous le voulez , et les événements pourront nous apprendre à en faire usage. »

Le tout fut soigneusement serré par mistriss Belmour , et depuis ce moment , Caroline fut associée aux travaux de la maison. Son inquiète vigilance ne laissa plus rien à faire à sa mère adoptive ; elle se chargeait de tout , aidait Brigitte et Tommy , veillait à tous les besoins de mistriss Belmour , chantait pour dissiper sa tristesse , dessinait avec

Charles, et semblait multiplier ses forces et son adresse pour répandre autour d'eux la vie et le bien-être. Charles croyait avoir pour elle la tendresse d'un frère ; c'est ainsi qu'elle-même croyait l'aimer ; elle lui devait son salut et son asile ; et sa reconnaissance lui semblait être l'unique motif des sentiments qu'elle lui témoignait. Elle lui rendait tous les soins de l'amitié ; il les prenait aussi pour elle, mais la différence des sexes donnait à ceux du jeune homme un caractère plus tendre ; ses empressements avaient plus de vivacité. Mistriss Belmour



les observait avec soin , et craignait de lever le voile qui couvrait à leurs propres yeux l'innocence de leurs premiers penchans. Cependant la confiance de Caroline était si entière , qu'elle s'alarmait des assiduités de son fils.

« Charles , lui dit-elle un jour , vous êtes la seule consolation que le sort m'ait conservée ; peut-être sur vous seul reposent toutes mes espérances. Je me flatte , mon fils , que , fidèle aux lois de la nature et de l'honneur , vous êtes incapable de vous écarter de la route que l'un et l'autre vous tracent. —

Grand Dieu ! ma mère , d'où pourrait naître un semblable soupçon ? — Je ne soupçonne point mon fils , ce serait pour moi le comble du malheur ; l'homme qui porte un cœur corrompu calcule de sang-froid le mal qu'il veut faire , et cet homme ne ressemble pas à Charles : mais Charles est jeune ; séduit par les charmes d'un premier amour , il peut être entraîné , il peut faire le mal sans l'avoir prévu , et l'abus de l'hospitalité serait un crime. — Je vous entends , ma mère , et vous conjure d'être sans inquiétude ; oui , Caroline m'est chère ; son



esprit, sa grâce, son amour pour vous, les soins qu'elle vous rend, sa naïve tendresse pour moi, tendresse dont elle-même ne connaît pas l'étendue, tout en elle m'a inspiré, je l'avoue, l'amour le plus tendre; je la préfère à toutes les femmes, sans cependant en connaître aucune, parce que nulle ne peut m'offrir plus de trésors réunis ensemble. Si vous y consentez, elle sera mon épouse, et à ce titre, je la respecterai comme je respecte ma mère. — Votre épouse, mon fils!..... mais..... Charles, songez que nous ne la connaissons

point. — Ma mère aurait-elle des préjugés ? — Vous me connaissez, mon fils, et si j'en avais eu, il faudrait qu'ils fussent bien enracinés, pour que ma situation ne m'eût pas appris que les hommes sont au moins égaux par la douleur. Ensevelie dans cette retraite obscure, peut-être ai-je dit un éternel adieu à cette société que la discorde agite et trouble sans cesse ; mais vous n'êtes pas condamné pour toujours à fuir cette même société. Quand vous y rentrerez, il y faudra porter, au moins en partie, l'oubli des principes austères de votre raison ; il



il faudra vous soumettre aux usages  
reçus , aux convenances qu'elle  
s'est fait une règle de respecter ,  
et sans être assez vil pour paraître  
ce que vous ne serez pas , vous  
imposer la loi de ne pas toujours  
vous montrer ce que vous êtes.  
Or , comment pourrez-vous y pré-  
senter une épouse dont vous ne  
connaissez pas la famille , qui même  
ignore le nom qu'elle pourrait por-  
ter ? — Certainement , ma mère , Ca-  
roline appartient à des parents dont  
elle n'a pas à rougir. — Je le crois ,  
mais enfin elle n'a pas même un  
nom ; peut-être une naissance illé-

gitime..... — Quand cela serait, en est-elle moins estimable? — ah! sans doute, je ne l'aime et ne l'estime pas moins; ses qualités, la pureté de son cœur, sont tout ce que je lui demanderais pour vous et pour moi: mais dans le monde on exigera au moins un nom; et plus elle aura de vertu, plus elle aura de charmes, et plus la malignité cherchera, dans les fautes du hasard, à la couvrir d'un mépris factice, et à la repousser de son sein, ne fût-ce que pour ne pas rougir devant elle des vices auxquels un titre semble autoriser. — Je ne rentrerai point au milieu



de ce bizarre assemblage qu'on appelle société. — Savez-vous quels devoirs vous seront imposés, mon fils ? suis-je seule arbitre de votre destinée ?..... — Non, ma mère, j'espère que vous ne l'êtes pas, que vous ne le serez point, mais peut-être alors..... — Ne vous en flattez pas, si la naissance de Caroline est toujours inconnue : comptez pour elle sur une protection assurée, sur des bienfaits qui passeraient même vos espérances, mais non sur un consentement que je ne pourrais ni obtenir, ni même donner. » Charles frémit, et jeta sur

sa mère un regard incertain et abattu. » Je ne vous dis pas, ajouta-t-elle, que dans une autre situation on ne puisse percer le mystère de l'état de cette aimable enfant ; qu'elle ait un nom, seulement un nom qu'on puisse avouer dans la société ; les biens, les titres, ne seront rien. Mais, nous-mêmes pouvons-nous calculer les sinistres événements qui peuvent nous envelopper ? Quelles conjectures avons-nous à former ! quels maux n'avons-nous pas à prévoir ? Oh ! mon fils, notre unique devoir est de ne pas trahir ceux de l'hospita-



lité. Ma demeure est le seul asile de cette jeune fille , et je frémis en songeant qu'elle y peut trouver sa ruine. — Je vous jure , ma mère , que ma bouche n'a pas encore prononcé le nom d'amour , et que je ne lui en parlerai jamais que de votre consentement. »

Mistriss Belmour reçut la promesse de son fils , et plus tranquille par la connaissance qu'elle avait de sa docilité , elle borna sa vigilance à retenir les jeunes gens sous ses yeux , sans gêner , au moins en apparence , la douce familiarité qui régnait entre eux.

Il y avait dans l'humble manoir une chambre élevée dont mistriss Belmour avait seule la clef, et où elle avait coutume de se retirer seule quand elle était plus qu'à l'ordinaire accablée de cette triste langueur qui ne se dissipait que par moments. Charles seul allait quelquefois l'y trouver, et la ramenait ordinairement les yeux gonflés, et portant la trace des larmes qu'elle avait répandues. Elle s'y renfermait cependant moins souvent depuis qu'elle avait un objet de surveillance. Mais un jour, que Charles avait été chasser dans les



bois voisins , elle se rendit à son cabinet , et Caroline inquiète de sa longue absence , monta quelque temps après. En ouvrant la porte , elle vit mistriss Belmour assise devant un magnifique tableau, qu'elle reconnut pour être de la main de Vandick, dont elle avait vu plusieurs ouvrages. Il représentait un très-bel homme de quarante ans environ , en habit de guerrier et décoré des grands ordres d'Angleterre. « Ah ! s'écria-t-elle , je connais ce seigneur-là. » Mistriss Belmour se hâta de tirer un rideau sur le portrait , et se tournant vers Caroline

d'un air sévère : « Je croyais, lui dit-elle, que ma fille d'adoption savait placer la discrétion au rang des vertus dont elle est douée. » Caroline, interdite et les larmes aux yeux, demeura muette ; mistress Belmour la fixa, et se repentant aussitôt, lui prit doucement la main. « Pardonnez, lui dit-elle, un premier mouvement de terreur ; vous venez de surprendre un secret bien important. — Je le garderai, s'écria Caroline. — Il y va peut-être de ma vie et de celle de mon fils. — Oh ! Madame, je le garderai ; votre vie et celle de Charles !.... »



Mon Dieu ! que ne donnerais-je point pour Charles..... et pour sa mère. — Vous le garderez, Caroline, vous me le promettez ! il suffit. »

Elle l'embrassa, essuya les larmes qu'elle avait fait couler, et parut tranquille. Cependant elle avait remarqué la vive exclamation qui était échappée à l'image du danger que Charles pouvait courir. Dans le cours de la journée, elle observa la jeune fille, et vit avec plaisir qu'elle ne cherchait pas plus à entretenir son ami qu'à l'ordinaire ; et ne l'ayant pas instruit de

ce qui s'était passé dans le cabinet, elle s'assura de la discrétion de Caroline, par la certitude qu'elle n'avait pas témoigné une curiosité qui cependant aurait été pardonnable. Dans un autre moment d'absence de Charles, elle s'enferma de nouveau, et ne fut point troublée dans sa retraite; lorsqu'elle reparut, la jeune fille, occupée aux travaux du ménage, semblait plutôt éviter ses regards que chercher à pénétrer dans son âme. » Étonnante fille, disait mistriss Belmour! que de force dans le caractère! que de vertu! Pourquoi le sort l'a-t-il



maltraitée quand la nature avait tout fait pour elle? Ce jour-là même, elle remarqua sur sa table ordinairement frugale, un mets délicat et nouveau, qui fut servi avec un air de triomphe qui donne du prix aux moindres petites actions. « Pourquoi ce festin, dit la tendre mère avec bonté, car c'en est un pour nous? — Je ne sais, répondit Caroline; j'ai cru que cela pourrait vous plaire; l'uniformité fatigue, un léger changement ranime l'esprit et dispose à la sérénité. » Mistriss Belmour comprit que cette idée était venue en la voyant chercher

sa solitude d'où ordinairement elle revenait plus abattue. Elle lui sut tant de gré de sa délicatesse, et du refus de s'expliquer ! Ce repas fut agréable ; Charles sans doute le trouva délicieux. Grands de la terre, il était assaisonné par une foule de sentiments qu'on ne connaît point à vos tables somptueuses : l'or les paye, la flatterie les environne ; on y assiste par usage, on y trouve l'ennui assis avant soi, et il suit chacun des convives désœuvrés qui le conduisent avec eux, et s'endorment, tandis qu'il les attend au réveil.



## CHAPITRE III.

Ah ! sans doute , si nos solitaires n'avaient eu à souffrir que la médiocrité , ils pouvaient encore se dire heureux ; mais il est des maux auxquels nulle situation ne peut dérober ceux qui en sont atteints. Cet instant de jouissance fut chèrement payé. Charles devait partir le soir même pour Dumbar ; lui seul pouvait aller y chercher des lettres qu'on attendait avec impatience. Ce n'était jamais sans trouble que mistriss Belmour voyait partir son

filz ; et cette fois , ce trouble fut plus violent , parce que les circonstances étaient devenues plus critiques. Elle voulait y aller à sa place ; Charles lui représenta que ce serait exiger de lui une marque de pusillanimité dont il était incapable ; elle en convint , mais alors elle voulait l'accompagner. « Eh ! ma mère , lui dit-il , n'est-ce pas à moi de vous garantir de tous les dangers , et pouvez-vous croire que je renverserai l'ordre de la nature en vous employant à me défendre ? » — Mistriss Belmour soupirait , fixait son filz avec des yeux baignés de larmes , et sentait bien qu'il avait



raison. Elle le laissa enfin partir ,  
mais avec un serrement de cœur  
dont elle ne pouvait déduire aucune  
cause réelle. Caroline , non moins  
pénétrée du chagrin qu'inspire tou-  
jours l'absence , prit sur elle de le  
dissimuler , et chercha tous les  
moyens propres à soulager l'âme  
de sa mère adoptive. L'amitié  
lui fit atteindre ce but autant  
qu'il était possible , et mistriss Bel-  
mour se trouva moins agitée au dé-  
clin du jour. Montant dans sa cham-  
bre , elle fut étonnée de trouver  
sur une natte , auprès de son lit , la  
couche agreste de Caroline. Celle-

ci lui déclara que , n'ayant jamais été si affligée du départ de Charles, elle ne voulait pas coucher seule. « Dites plutôt , excellente fille , que vous ne voulez pas me laisser seule moi-même. Ah ! croyez que je lis dans votre cœur ! » Caroline sourit , lui baisa la main , et commença une conversation qu'elle sut amener et soutenir avec tant de naïveté , qu'enfin mistriss Belmour s'endormit en l'écoutant. C'était justement ce que voulait Caroline , qui alors s'abandonna elle-même aux charmes du sommeil.

Les premiers rayons du jour les



trouvèrent encore profondément assoupies ; Caroline s'éveilla la première, et mistriss Belmour longtemps après. Caroline s'était hâtée de remplir sa tâche de chaque jour ; et pour abréger la journée, elle engagea une promenade au dehors jusqu'à l'heure du dîner. Le repas fut assez paisible ; la jeune fille parlait beaucoup, variait ses sujets, et fixant toujours l'attention de sa mère, parvenait à la distraire de sa pensée dominante. Vers le soir, elles s'assirent dans la petite cour, auprès de la maison, occupées toutes deux d'un ouvrage à l'aiguille,

lorsqu'un coup donné à la porte les fit tressaillir. Ce ne pouvait être Charles ; on ne l'attendait pas ce soir ; d'ailleurs il appelait et ne frappait jamais. Tomy ouvre ; un homme enveloppé d'un manteau , la tête couverte d'un casque , entre , reconnaît mistriss Belmour , et lui présente une lettre ; elle ouvre , un anneau tombe !..... Il est mort , s'écrie-t-elle , et penchant sa tête sur le sein de Caroline , elle s'évanouit. Caroline interdite , se sent à peine la force de la soutenir ; elle appelle Brigitte , Tomy la seconde ; on emporte l'infortunée dans sa



maison , et l'étranger veut sortir :  
Caroline éperdue , privée de tout  
secours dans une si étrange con-  
joncture , se précipite vers lui ,  
l'arrête par son manteau , sans sa-  
voir encore si c'est un ami ou un  
ennemi. « Je ne puis , lui dit-il ;  
il y va de ma vie si je restais un  
moment de plus ; allez , jeune fille ,  
prenez soin d'elle ; elle est bien à  
plaindre ! » A ces mots , il s'éloigne ,  
et Caroline , un instant immobile et  
sans idée , sort de cet état de stu-  
peur pour voler au secours de son  
amie. Qu'on eut de peine à la faire  
revenir ! Et dans quel état ouvrit-

elle les yeux à la lumière ! Dix fois dans cette affreuse nuit, Caroline, Brigitte et Tomy désespérèrent de sa vie ou de sa raison. Ces deux derniers ne savaient pas quel était l'objet de tant d'affliction ; et si le tableau avait donné quelques lumières à Caroline, elles étaient faibles encore, et ne fournissaient à son esprit nul moyen de calmer ou de partager des mouvements si violents. Au point du jour, l'arrivée de Charles vint accroître le tourment de sa sensible amie ; il parut sous les habits d'un montagnard écossais. Son front était cou-



vert des plus noirs soucis ; son œil  
était fixe ; sa bouche s'entr'ouvrait à  
peine pour articuler quelques mots.  
« Où est ma mère , dit-il à Tomy  
d'un ton farouche ? » Tomy épou-  
vanté lui fit signe de monter. Il  
entre ; mistriss Belmour ne le voit  
point ; il ne voit point Caroline ;  
il contemple sa mère , et s'assied  
près de son lit sans prononcer une  
parole. Caroline , immobile devant  
eux , ne trouve pas en elle le cou-  
rage d'interrompre cet affreux si-  
lence. Heureusement Charles n'é-  
tait pas revenu seul ; un étranger se  
présente , et , s'adressant à Caroline ,

demande à pénétrer dans la chambre ; elle lui montre le lit de douleur sans lui parler, mais bientôt il offre d'aller lui-même chercher un médecin. Caroline joint ses mains en signe de prière, et l'étranger part à cheval. Pendant son absence, Charles appercevant enfin Caroline, lui tendit la main, et lui montrant sa mère : « Comment a-t-elle appris.....? — J'ignore ce qu'elle a su : un homme..... Une lettre..... Un anneau..... — Où est-il? — Le voilà. » Charles le prend, le presse de ses lèvres, le pose sur son cœur.... O mon père, ne pourrai-



je te venger ! A ce mot, mistriss Belmour semble sortir des bras de la mort, et se jetant presque dans ceux de Charles : « Que parlez-vous de vengeance ? voulez-vous m'enlever mon fils ? arrêtez, Charles, arrêtez... » Charles n'eut pas le temps de lui répondre ; ce mouvement violent avait épuisé le peu de force qui l'avait ranimée ; elle retomba dans son accablement, et Charles dans ses réflexions, ou plutôt dans ce labyrinthe d'idées confuses, dont le résultat est une absence momentanée de raison. Caroline en avait entendu assez ; le portrait

était celui d'un père et d'un époux ; cet époux n'était plus , et sans doute il venait d'être sacrifié au parti dominant. « Charles , dit-elle avec un accent si doux et si pénétré ! — Caroline , répondit Charles !..... — Charles , vous avez du courage. — Il n'en est point à l'épreuve d'un malheur que rien ne peut réparer. — Voyez votre mère , et songez qu'elle va nous échapper si vous l'abandonnez. Malheureuse mère , elle n'est qu'une ombre fugitive prête à s'évanouir , si elle ne retrouve en vous un appui ; vous seul lui restez..... — Vous avez raison ,



Caroline, mais mon père est mort ;  
il est mort sans honneur et sans  
gloire ! — Mais votre mère vit en-  
core. — Caroline, un moment lais-  
sez-moi respirer ; ô nature ! ô mort !  
que vos décrets sont terribles !  
Caroline se tut, et mistriss Belmour  
ne donnait que de faibles marques  
de vie, lorsque l'étranger reparut  
avec un médecin. Celui-ci vit un  
danger pressant dans l'état de la  
malade. Il la saigna promptement,  
et les prières de Charles et de Caro-  
line l'engagèrent à passer une nuit  
auprès de leur mère. L'étranger  
était cet ami de Dumbar qui n'a-

vait pas laissé revenir Charles avec cette affreuse nouvelle ; il avait craint le désespoir du fils et celui de la mère ; et la circonstance exigeant sur toutes choses que Charles demeurât inconnu, ils avaient tout deux pris le vêtement des montagnards, sous lequel ils n'avaient rien à craindre.

Le médecin étant dans la chambre de mistriss Belmour, Caroline, Charles et M. Tillotson se retirèrent dans celle de Caroline, qui était immédiatement à côté. Là, Charles prenant la main de son amie, la tint long-temps serrée entre



les siennes sans pouvoir encore  
ouvrir la bouche ; mais enfin quel-  
ques larmes vinrent diminuer le  
poids énorme qui oppressait son  
cœur. « Caroline , dit-il , vous savez  
tout ; pardonnez si on vous a fait un  
mystère de notre sort ; alors nous  
croyions qu'il importait au salut....  
M. Tillotson , instruisez-la ; moi....  
je ne puis ni me taire ni parler.

L'étranger prit alors la parole :  
« Vous savez , Madame (1) , dit-il ,

---

(1) En Angleterre et en Écosse les  
filles de qualité portent le titre de *Lady* ;  
en leur parlant , on les appelle toujours

en s'adressant à Caroline, quels sont les maux qui accablent depuis

---

*Madame* ; en parlant d'elles on joint toujours aussi le nom de *Lady* à leur nom de baptême, que suit leur nom de famille quand il est nécessaire. Les filles de parents non titrés sont appelées *Miss* ; on les nomme ainsi en parlant d'elles ; mais dans la société, en leur parlant à elles-mêmes, on les appelle *Madame* ; ce serait un défaut d'usage et de politesse de leur adresser la parole sous le nom de *Miss*. Cette coutume, qu'on apprend par la fréquentation des personnes de la bonne compagnie anglaise, semble ignorée de quelques auteurs modernes ; et ce défaut



si long-temps les îles britanniques. Les fureurs de parti nous ont livrés à toute l'horreur des guerres civiles. Je ne ferai point cet horrible tableau, dans lequel on verrait les familles combattre les unes contre les autres sur le même sol qui les vit naître; le fils et le

---

d'usage du monde qui blesse les personnes qui en sont instruites, et les étrangers chez qui on place le lieu de la scène, qui cependant est peu de chose en lui-même, prouve que l'on s'attache à blâmer des points de peu d'importance, plutôt que de s'attacher à d'autres qu'on devrait souvent applaudir.

père , et les frères verser leur propre sang , combattre et mourir plutôt en assassins qu'en soldats. Mais ce que vous ignorez au milieu de toutes ces horreurs , c'est la part qui en a été réservée à mistriss Belmour. Son nom ne vous est point connu. Vous voyez en elle lady Goring , depuis peu comtesse de Norwick. Elle est fille du malheureux comte de Strafford , lâchement abandonné par Charles I<sup>er</sup> , au commencement des troubles publics , et mort sur l'échafaud , en attestant des ordres donnés par ce prince faible et irrésolu. Le lord



Goring osa cependant s'attacher à sa personne, et n'a été victime que de son zèle, dans le temps où l'Angleterre reconnaissait l'autorité du roi. Lord Goring était beau-frère de la comtesse de Derby, née française, de la maison de la Trémouille, qui, assiégée dans sa maison de Latham, au comté de Lancastre, soutint en 1644 un siège de deux mois avec un courage étonnant. Dès le commencement des troubles, lord Goring avait envoyé son épouse et son fils auprès d'elle; il eut le bonheur de les délivrer sous le commandement du prince

Robert (1), avant la bataille de Marston-Moor, et une partie des troupes de la comtesse servit à renforcer la garnison de Bolton. Mais cet avantage fut de si peu de durée ! bientôt, par l'imprudence du prince Robert, sa hauteur vis-à-vis du comte de Newcastle, beau-frère du lord Goring, habile général, et honnête homme, et son obstination à livrer bataille dans un état inférieur de forces et de position, Charles I<sup>er</sup> se vit arracher le fruit de la victoire. L'aile droite de l'armée du

---

(1) Neveu de Charles I<sup>er</sup>.



parlement fut d'abord mise en déroute, mais l'aile gauche, commandée par Olivier Crumwel, se battit avec une fureur incroyable; et lorsque l'aile droite des troupes du roi revenait de la poursuite, Crumwel l'attaqua avec une telle impétuosité, qu'elle fut entièrement rompue et dispersée, ainsi que le reste de l'armée. Le prince pouvait se retirer à Yorck; mais effrayé de sa faute, et découragé par ce revers, il passa dans le Shropshire; et le comte de Newcastle, indigné de sa conduite imprévoyante, quitta l'Angleterre. Lord Goring,

pressentant les malheurs d'un parti si mal dirigé , se hâta d'écrire à la comtesse de fuir en Écosse avec son fils ; d'y chercher une retraite obscure , où sous un nom emprunté elle pût attendre les événements. Simple particulier , témoin et non acteur dans cette terrible scène , attaché à la maison de Goring , à celle de Newcastle , à celle de Derby , je fus chargé de diriger la marche de la comtesse , et de lui chercher un asile. Je lui proposai de passer sur le continent avec le comte de Newcastle , mais elle ne voulut jamais quitter la terre



sur laquelle respirait son époux. Elle eut encore la satisfaction, si c'en est une, de l'embrasser avant de quitter la ville d'Yorck; là, il lui promit de me faire passer souvent des nouvelles de sa situation; il l'assura que, tant qu'il existerait, il ne songerait qu'à elle et à l'unique fruit de leur amour; la prévenant que, s'il perdait la vie dans les combats, elle recevrait de sa part un anneau qu'il tenait d'elle, et qui serait remis entre ses mains par un jeune page qui leur était extrêmement attaché. J'eus le bonheur de guider les pas de cette

famille fugitive ; de lui assurer une retraite , où elle est inconnue même à ceux qui l'entourent et la servent ; et je me suis établi à **Dumbar** , où , sous le prétexte d'une espèce de négoce , j'ai pu former quelques correspondances qui m'ont instruit de tous les événements.

L'année suivante , la perte totale de la bataille de **Naseby** , présagea les suites funestes du parti. A la tête de trois mille hommes de cavalerie , lord **Goring** y fit , mais en vain , des prodiges de valeur. Il fut encore défait à **Lamport**. **Bristol**



fut pris encore par la faute du prince Robert ; et lord Goring, qui avait joint l'armée que le prince de Galles avait rassemblée en Cornouailles , passa en France chargé d'une mission secrète. A cette époque il m'écrivit, et me défendit d'en instruire sa famille. L'infortuné ! il se flattait d'obtenir des secours qui lui assureraient la victoire. Pourquoi ai-je obéi à ses ordres , et gardé ce funeste secret ? lady Goring aurait suivi son époux. Eh ! que ne peuvent sur un homme de bien , la présence d'un fils et celle de sa mère ! La comtesse l'aurait

éclairé sur le danger d'une entreprise inutile, et d'un retour dangereux ; quelques ressources, et du courage, et l'on vit partout avec les objets de son amour. Il revint en Angleterre avec Montreuil, envoyé de France, dont la mission insignifiante ne produisit rien de favorable pour Charles I<sup>er</sup>. Il osa même, avec son courage accoutumé, venir chercher le prince de Galles, errant et fugitif dans les rochers arides du Scilly ; il lui porta quelques secours, et lui donna des conseils. Mais les Écossais ayant abandonné la défense de Charles I<sup>er</sup>, il



n'osa venir voir sa femme et son  
fils, quoiqu'il fût à Barwick. « C'est  
à Barwick que je l'ai vu, s'écria  
Caroline; il eut un long entretien  
avec M. Melvil, et nous donna  
quelques personnes de sa suite pour  
nous escorter. »

» Lorsqu'enfin en 1647, le roi fut  
livré à ses ennemis par les com-  
missaires écossais, la conduite de  
Crumwell envers lui laissa naître  
quelques espérances. La permission  
qu'il lui donna de voir ses enfants,  
les honneurs qu'il lui fit rendre,  
les promesses de le rétablir dans sa  
première dignité en imposèrent aux

esprits crédules ; on ne voyait pas que plusieurs factions s'étant formées dans son parti même , par le fanatisme des diverses sectes religieuses , il n'avait point assez d'audace pour les vaincre , et que , hors de la tête des armées , Cromwell ne peut opposer aux obstacles que l'artifice et la duplicité. Cet homme ambitieux n'a point l'esprit de son caractère : plutôt altier qu'audacieux , il aura des moments d'emportement , et non de vrai courage. Ces moments passés , il sera faible et craintif ; toujours embarrassé des petites choses , il s'occupe



d'écarter les plus légers obstacles ; on leur donne de la consistance à mesure qu'on s'en occupe, et on perd du temps à se rendre plus méprisable ou plus odieux. Charles I<sup>er</sup> fut trompé ; il devait l'être dans cette lutte où il a succombé ; il n'a pas joué un rôle propre à honorer sa mémoire, ni à justifier l'attachement de quelques hommes dignes d'une meilleure cause. Le lord Goring avait facilité l'évasion du prince de Galles en France ; il fit encore une tentative dans les comtés de Kent et d'Essex ; mais Crumwell et Fairfax la rendirent

vaine ; son parti fut détruit, et lui-même fait prisonnier. Enfin, Madame, le 30 janvier dernier, Charles I<sup>er</sup> a subi son sort ; et après lui, on a condamné à mort tous ceux qui avaient porté les armes contre le parlement. Lord Goring, qui avait été créé comte de Norwick au milieu des camps, était du nombre, et mistriss Belmour pleure actuellement un époux, et Charles un père. » — Eh ! moi aussi, je donne des larmes à son sort, s'écria Caroline, mais plus encore à celui de sa veuve et de son fils. » Charles lui prit les mains, les serra avec



tendresse, et retomba dans le profond accablement qui l'avait empêché d'entendre le récit de M. Tillotson.

Il en fut bientôt tiré par un soupir qu'on entendit pousser à la malade ; elle parut sortir d'un profond accablement, et demanda son fils. On entoura son lit ; elle regarda très-attentivement tous ceux qui parurent, mais surtout M. Tillotson ; elle fit signe qu'on lui expliquât pourquoi il était là. On fut embarrassé de lui répondre ; on craignait de lui rappeler une idée qui ne semblait pas présente à son

esprit. Le médecin vint au secours de l'amitié ; il lui défendit de parler, et même d'écouter ; elle fit encore un soupir ; et, après quelques instants, elle appela Caroline, et lui fit quelques questions sans suite. On voyait que la mémoire cherchait à ressaisir l'usage de ses facultés. La douleur revint avec elle ; la perte de son époux lui retraça celle de son père ; tous deux lui avaient été enlevés par le même genre de mort, tous deux avaient disparu ; son malheur se retraça tout entier ; et si on eut, à force de soins, le bonheur de lui con-



server la vie, on avait lieu de craindre que sa santé ne fût pour toujours altérée par des revers aussi effrayants. M. Tillotson resta plusieurs jours, et il fut heureux pour Charles qu'un ami si prudent fût chargé de réprimer les transports dont son âme était agitée. Il ne respirait que haine et vengeance; il voulait partir pour Londres, pour l'armée; il voulait venger son père, rendre à sa mère ce qu'elle était loin de regretter, ses titres et ses biens. Lui-même en était peu jaloux, mais il voulait rendre à la mémoire de son père l'honneur que lui arra-

chait le nom infâmant de traître à sa patrie. M. Tillotson sentait que tous ces mouvements étaient dans la nature ; que la nature est toujours là , et qu'il ne dépend d'aucun homme d'arrêter sa marche. Il laissa un libre cours à sa direction actuelle , mais il tâcha de la faire varier , et de la ramener insensiblement du côté de sa mère ; sans autre appui que son fils , fallait-il ajouter un nouveau supplice à celui qu'elle endurait ! « Que pouvez-vous seul , lui dit-il enfin , contre un parti dominant , assuré de la victoire , et pourvu de tous les moyens de se



maintenir quelque temps ? Irez-vous combattre des armées triomphantes ? et quand vous auriez encore des soldats , sur qui vengeriez-vous le père que vous pleurez ? Sur ceux qui n'ont pas ordonné sa mort ? Ainsi , dans tous les cas , vous vous immolerez sans fruit en sacrifiant une mère qui n'existe plus qu'en vous . Si des vaisseaux étrangers apportaient au sein de l'Angleterre une armée ennemie ; si toute la patrie se réunissait alors pour la repousser , alors il ne vous serait pas permis d'être spectateur dans la querelle générale ; vos bras et

vosre vie appartiendrait à vosre patrie, fallût-il aller sur des bords lointains pour écarter à jamais l'étranger. Mais ici, pour ne pas devancer les temps, pourquoi ne pas attendre que les factions se détruisent les unes par les autres, et pourquoi vous exposer à être détruit par elles ? Ce sont elles qui, n'agissant que par convulsion, renversent les projets, perdent les états : et quelle gloire y a-t-il à seconder leur délire ? Rien ne peut vous rendre vosre père, mon jeune ami, et vosre mère est un legs que vous tenez en ce jour de lui et de



la nature. A qui l'oseriez-vous confier ? qui , dans ce désert , peut veiller sur elle , la garantir des recherches , fuir peut-être avec elle , satisfaire à ses besoins , la consoler enfin d'une perte dont les jours , les mois , les années ne peuvent effacer la profonde impression ? N'écoutez ni l'extrême douleur qui se forge des devoirs , ni la passion qui excite à les remplir : il vous en reste assez ; ils ne seront pas de ceux qui excitent l'admiration des hommes , mais de ceux qui inspirent à de belles âmes la douce satisfaction d'elles-mêmes. « Ce fut,

non sans beaucoup de peine, que le courroux du jeune homme fit place à la raison. Caroline ne disait rien, et Charles augurait de son silence qu'elle blâmait la prudence de M. Tillotson. « Il ne m'appartient pas, lui dit-elle, de vous donner des conseils; de vous seul doit dépendre votre détermination; mais je ne puis entendre M. Tillotson sans croire à sa sagesse. » Charles s'éloigna d'eux, et quelques heures de réflexions l'amènèrent à ne point abandonner sa mère à de nouvelles inquiétudes, à ne pas l'exposer sans appui aux dangers qui



pouvaient la menacer personnellement. La vie obscure n'est jamais du choix de l'ardente jeunesse. Plus d'une fois Charles, bouillant d'impatience, aurait voulu combattre à côté de son père ; il ne fallait pas moins que les ordres paternels pour le retenir ; souvent, comptant que la victoire se fixerait sous les drapeaux du lord Goring, il avait soupiré après les mêmes honneurs qu'attendait le vainqueur. En ce moment où le desir de la vengeance s'unissait aux desirs belliqueux, son ardeur semblait ne pouvoir se calmer. Le sentiment de son im-

puissance et celui de la nature l'emportèrent ; il se laissa guider. Sa mère, inquiète et troublée, reçut de lui le serment de ne l'abandonner jamais, et du moins, pouvant espérer que les mains d'un fils fermeraient sa paupière, ses regrets furent désormais l'unique source d'une langueur qui semblait devoir consumer sa vie.

Quelques jours après, lorsqu'elle commençait à se lever, et à prendre quelque part à ce qui se passait autour d'elle, le ministre, qui la visitait quelquefois sans la connaître, mais par estime pour ses



vertus , vint à la chaumière. On ignorait qu'elle eût eu aucun sujet de chagrin ; on savait seulement qu'un mal subit avait mis ses jours en danger. Elle se plaignit de sa santé , et comme on voyait sur son visage la trace évidente des larmes , elle feignit une crainte extrême de quitter la vie , son fils , et cette jeune parente , dit-elle , orpheline et sans fortune. Le pasteur essaya de la rassurer , et traitant adroitement de différents sujets , il lui demanda si elle était instruite que milady Falcombridge faisait réparer le château de l'Hermitage , et qu'elle

comptait venir y passer quelques mois de la belle saison avec lady Amélia sa belle-fille. *Non*, répondit mistriss Belmour, s'efforçant de cacher son trouble. Quelle fantaisie, répliqua M. Tillotson, peut amener en ce désert la fille de Crumwell, au moment du triomphe de son père ? — Vous ne savez pas, répondit le pasteur, que milord Falcombridge ne sert son beau-père que par politique. Il voit quel est le but de son astucieuse conduite, et leurs opinions ne sont plus d'accord. Milady est d'un caractère violent et hautain ; elle voudrait



dominer son père comme son époux, et l'un est moins facile que l'autre. Crumwell employera tous les actes de violence nécessaires pour accroître et affermir un pouvoir encore incertain ; mais il désapprouve dans sa fille ce qui ne lui est pas utile à lui-même ; il la connaît trop bien pour ne s'en pas défier, et peut-être l'éloigne-t-il à dessein, de son mari, qu'on sait être gouverné par elle. On dit que lady Amélia, élevée par une maîtresse de pension habile et sage, est un ange de bonté ; elle n'a pu contracter ni les vices, ni les défauts de sa belle-

mère, qui paraît cependant l'aimer avec une tendresse qu'on n'attendrait pas d'elle. — Elle fut, dit-on, l'amie de la première épouse de lord Falcombridge, dit le jeune Charles. — Son amie.....! reprit M. Tillotson avec un sourire un peu amer; non pas son amie! Alors, la fortune de miss Adelina et son éducation peu soignée ne lui permettraient pas de semblables liaisons d'amitié. — Miss Adelina, reprit le ministre, fut introduite dans la maison par Milord lui-même, sous le prétexte de veiller à la première éducation de lady



Amélia. On remarqua dès lors qu'il régnait entre elle et Milord une familiarité contraire aux bonnes mœurs ; on en avertit milady Henriette Levelyn, son épouse ; mais Adolina témoigna une si grande tendresse pour l'enfant ; l'enfant lui paraissait si attachée, que cette habitude de part et d'autre servit de prétexte pour la retenir. Lady Henriette, languissante et affaiblie par une première couche, ne semblait pas promettre d'autres héritiers, et la famille de Levelyn, jalouse de conserver à la jeune Amélia les biens immenses de sa mère,

ne voulait pas que cet enfant fût contrariée. Milord Falcombridge, son père, devait avoir pendant sa vie la jouissance de toute la fortune apportée par lady Henriette, si elle mourait sans enfants; si, au contraire, elle laissait un ou plusieurs héritiers, Milord devait leur rendre compte de la totalité des biens, et n'en conserver qu'une part d'enfant dans la jouissance. Lady Henriette l'avait ainsi voulu, en épousant par inclination lord Falcombridge, et disposant des volontés de ses parents dont elle était adorée. On dit que ses jours furent



abrégés par le chagrin de voir une rivale maîtresse du cœur de son mari ; on dit qu'Adelina fut coupable des artifices les plus incalculables pour rompre le lien qui unissait les deux époux. Elle mourut enfin, lorsque la jeune Amélia n'avait encore que dix-sept mois. Un an après, Adelina devint l'épouse de lord Falcombridge, et l'on vit avec étonnement paraître une petite fille, cadette d'Amélia, qui fut reconnue comme sa fille et celle d'Adelina, et légitimée par ce mariage. La famille Levelyn ne s'en inquiéta point ; celle-ci n'avait

de droits qu'au partage des biens du père ; et Amélia demeurait si riche du côté de sa mère, qu'on n'en via point pour elle ce que la naissance d'une autre fille lui enlevait. Au reste , cet enfant ne semblait avoir vécu que pour réparer l'honneur de sa mère , car elle mourut pendant un voyage que ses parents avaient fait à Londres, et Adeline ne put se consoler de la perte de sa propre fille qu'en embrassant Amélia qu'elle a depuis chérie comme son enfant, et semble en avoir tous les droits sur son cœur. Heureusement nul autre fruit de



son union n'est venu étouffer cette amitié qu'elle a dû affecter d'abord, et qui en elle est devenue affaire d'habitude.

La conversation finit là. Le ministre sortit, et M. Tillotson s'occupa de rassurer mistriss Belmour sur les suites d'un voisinage aussi dangereux. Elle voulait fuir avec son fils, mais cette démarche parut imprudente à son ami; elle lui sembla propre à éveiller les soupçons, à faire épier les démarches, à examiner mille petites circonstances, à conduire à la découverte d'un rang qu'il fallait cacher. Crumwell

pouvait bien peut-être oublier une femme désormais sans appui, mais il ne pouvait laisser vivre paisiblement le fils et l'héritier du lord Goring, surtout en Ecosse, où déjà l'on cherchait à rassembler les amis de Charles II, à lui former un parti, et à soutenir sa cause par la force des armes. Il conseilla la plus grande prudence, et promit au reste que sa vie entière serait consacrée au salut de lady Goring et de son fils.

Cependant trois mois se passèrent sans aucun événement. Miss Belmour ne mettait plus d'obstacles au penchant de ses jeunes



enfants. Tous les prestiges étaient évanouis ; la mort du lord Goring avait effacé tous les préjugés, anéanti toutes les espérances : Charles paraissait condamné à une profonde obscurité. Dans cette situation, il lui fallait au moins une compagne de son choix ; une épouse capable de le dédommager, par un bonheur paisible, de cette autre espèce de bonheur dont on se détache avec peine. Les plaisirs domestiques sont comptés pour rien dans la splendeur. Mistriss Belmour crut qu'ils pouvaient constituer la félicité d'une vie agreste. Elle se rendit aux desirs

de son fils ; elle sut lire dans le cœur de la modeste Caroline ; elle y chercha un aveu qu'on n'aurait osé lui faire ; et, sentant pour elle-même le prix d'une telle fille, elle avait promis de les unir au commencement de l'hiver suivant.

---



---

CHAPITRE IV.

VERS le mois de juin, on vit arriver milady Falcombridge et sa belle-fille. Le château de l'Hermitage fut rempli de chevaux, de chiens et de valets; mistriss Belmour et surtout Caroline se virent condamnées à se renfermer dans leur étroite enceinte : les promenades au dehors furent prohibées, suivant le conseil de M. Tillotson.

Le Loup et le Renard sont d'étranges voisins !

Je ne bâtirai point autour de leur demeure.

Ainsi la contrainte et l'inquiétude vinrent à la suite de ces personnages fastueux. Rarement ils font un peu de bien, et presque toujours ils produisent le mal, sans même s'en douter. Milady s'informa au pasteur s'il y avait quelque société pour elle et sa fille. Le ministre ne connaissait pas à mistriss Belmour de raisons de se cacher; mais depuis long-temps il soupçonnait qu'elle avait un secret, et il avait un tact assez juste pour imaginer que ce n'était pas à milady Falcombridge qu'elle voudrait le confier. Il répondit affirmativement



qu'il ne voyait personne qui pût lui convenir. — « On m'a cependant parlé, dit-elle, d'une certaine mistriss Belmour, qui occupe un logis anciennement bâti pour le fermier de ces terres ; cette femme a un fils : qui sont ces gens-là ? — Mistriss Belmour a quarante ans, elle est d'une santé chancelante, ne sort jamais . . . . . — Je ne demande pas ce qu'elle fait, M. le ministre : je demande qui elle est. — Je l'ignore : John Burchill, le vieux fermier de Milord, l'amena chez lui comme une de ses parentes, veuve et sans consolation.

Elle est restée près de lui jusqu'à sa mort, et des débris de la fortune de son mari, elle a acheté cette chaumière dont elle prend soin elle-même avec les enfants de John.

— Ah ! c'est donc une paysane ?

— Je le crois. — Vous êtes peu curieux, M. le ministre, ou peu communicatif. On dit que cette femme est très-bien élevée, et qu'elle ne vit ni ne parle en villageoise. — Je le sais, Milady, mais cela prouve que ses parents lui ont donné une éducation au dessus de son état, et ce n'est pas toujours un bonheur. — Passons là dessus,



répliqua Milady, peu satisfaite de la réflexion. N'a-t-elle qu'un fils ? — Je ne lui connais pas d'autre enfant. — Il suffit. Je veux voir cette femme, car il faut qu'elle me cède sa maison ; je veux remettre en valeur les terres qui dépendent du château ; il me faut un fermier, et je ne puis le loger que là. — Oh ! je vous en prie, Milady, s'écria vivement lady Amélia, que notre arrivée ne soit pas le signal du trouble et de l'injustice. Laissez cette femme jouir en paix de sa propriété. Si elle est d'une santé languissante, le chagrin d'un déplacement peut

augmenter ses maux , et je ne m'en consolerais pas. Mon père paraît ne pas desirer beaucoup la culture de ces biens de peu de valeur ; et , s'il faut un fermier , la partie gauche du château , inhabitable pour nous , peut facilement être réparée d'une manière convenable pour le loger avec l'attirail nécessaire. —  
Y pensez-vous , Amélia , reprit aigrement Milady ? Voulez-vous que nous ayions l'air d'habiter une ferme ? — Je n'y vois pas beaucoup d'inconvénient , et cela vaut mieux sans doute que d'envahir une propriété , et d'affliger une femme



que M. le ministre nous dit être estimable. — Voilà comme vous êtes, Amélia; vous êtes bien la fille de Milord : irrésolue, indulgente, vous n'avez nulle énergie, et il faut toujours faire ce que vous voulez. Au reste, une simple proposition ne peut affliger cette bonne femme : je vous charge de la faire, M. le ministre. — Soit, reprit Amélia, mais je vous conjure de ne pas aller plus loin qu'une simple proposition, si vous vous appercevez qu'elle blesse ; je me chargerai d'engager mon père à renoncer à ce projet sans que milady soit com-

promise. « Le mécontentement de lady Adelina était visible, mais elle n'ajouta rien ; et le ministre, satisfait d'avoir un prétexte pour aller aussitôt chez mistriss Belmour, y courut à l'instant.

On juge facilement quel chagrin cette nouvelle porta dans l'âme de la mère, des enfants, et dans celle de Brigitte et de Tomy. Tous deux étaient nés dans cette maison, tous deux y étaient attachés comme tout homme l'est à son pays ; car leurs connaissances et leur ambition ne s'étendant pas au delà, c'était autant leur patrie que l'Angleterre,



ou la France, pour les hommes dont l'esprit embrasse plus d'objets. Miss Belmour croyait finir sa carrière dans ce lieu ; et depuis que Charles et Caroline avaient goûté les charmes d'un premier amour, ce séjour où ils se le disaient sans cesse avait à leurs yeux un prix inestimable. Le ministre les assura de la protection de lady Amélia : mais combien l'âme de lady Goring fut blessée d'être en butte à l'orgueil de milady Falcombridge ! et si déjà il lui avait coûté de voir auprès d'elle la fille de Crumwell, il lui sembla intolérable de solliciter

une grâce de cette femme , non qu'elle enveloppât dans sa haine une jeune fille , parente du vainqueur , mais qui se présentait ornée des vertus les plus aimables. Cependant elle dissimula aux yeux du ministre les mouvements tumultueux qui l'agitaient , et lui répondit avec une tranquillité apparente, qu'elle attendait une proposition plus immédiate de milady Falcombridge , et qu'enfin elle serait fâchée de la désobliger. « M. Evans , dit-elle , j'aurais désiré conserver cette habitation ; mais , si Milady la désire , je sais qu'elle est entière dans



ses volontés ; et si elle me rend le prix que j'en ai donné , j'irai m'établir ailleurs. Quand vous verrez lady Amélia , dites-lui que je ne la remercie point de ses délicates prévenances , persuadée qu'une âme comme la sienne trouve en elle-même la récompense du bien qu'elle veut opérer. » Charles n'était pas présent à cette conversation , mais son âme brûlante s'exaspéra vivement à la seule idée que la fille de Crumwel venait poursuivre sa mère jusque dans son asile , et formait le dessein de l'en arracher. La seule crainte de l'en-

traîner dans des maux plus grands l'engageait à dissimuler son ressentiment , et il promet de ne se permettre aucune démarche sans l'aveu de cette tendre mère qui s'inquiétait bien plus pour lui que pour elle. Caroline l'en priait avec tant d'instances et de grâces , qu'il s'engagea formellement à éviter toutes communications avec milady Falcombridge et sa famille.

A quelques jours de là , Caroline était occupée à la cuisine , placée près de la porte d'entrée , lorsqu'on y frappa doucement. Tomy et Brigitte travaillaient au jardin ; elle



ouvrit, et vit entrer une jeune personne d'une figure très-aimable, jolie sans paraître le savoir, ornée de ces grâces naturelles que la nature seule sait donner, et dont le coup d'œil caressant appelait l'amitié en sollicitant la bienveillance. Caroline pouvait lui disputer tous ces avantages, mais elle les admira dans celle qu'elle voyait. « Pourrait-on parler à mistriss Belmour, dit-elle d'un ton de voix aussi doux que son regard? Caroline, surprise d'une semblable visite, hésitait à répondre. Si je la dérange, dit la jeune fille, je reviendrai; c'est

cependant son intérêt qui m'amène ici. — N'êtes-vous point lady Amélia, demanda Caroline ? — C'est moi-même. — En ce cas, je vais avertir mistriss Belmour. » Celle-ci interdite, mais trop généreuse pour repousser l'innocente jeunesse, parut aussitôt; et prenant Amélia par la main, la conduisit dans le petit salon. L'excessive simplicité de ses vêtements ne pouvait cacher tout à fait en elle un maintien noble et réservé qu'on tient de l'éducation et de l'usage du monde. En vain elle se retranchait dans une simplicité apparente de manières et de



langage ; Amélia , quoique bien jeune , ne fut point trompée ; elle était venue guidée par un sentiment d'humanité ; elle se sentit touchée par le respect dû à un plus grand malheur que l'infortune. Elle se dit à elle-même : « C'est l'épouse, la fille ou la sœur d'un proscrit. » Ce qu'elle voyait était de l'aisance pour une fermière , mais c'était la pauvreté pour une femme qu'elle supposa élevée dans l'opulence. Elle ne parla d'abord qu'indifféremment et sur divers sujets ; on la voyait embarrassée d'en venir au point où sa démarche devait natu-

rellement la conduire. Elle le fut bien plus lorsque Charles , revenant du jardin , et n'étant pas prévenu , entra dans la chambre , et la saluant avec respect , dit un mot à sa mère , et sortit à l'instant. Ce fut alors qu'Amélia fut certaine que les relations de mistriss Belmour n'avaient pas toujours été concentrées dans les montagnes et les forêts. Une femme peut bien prendre quelquefois des manières au dessus de son état , mais il faut qu'un homme en ait reçu l'exemple dès le bas âge , et qu'elles soient en lui une habitude de toute la vie. Amélia



enfin arriva au sujet de sa visite inattendue ; mais ce fut avec tant de délicatesse , que mistriss Belmour ne put être blessée des offres de service qu'elle lui fit , et de l'assurance qu'elle lui donna de ne pas quitter sa maison. « Milady Falcombridge veut , dit-elle , vous faire elle-même la proposition de la lui céder ; ne paraissez pas y opposer une volonté déterminée , et je vous garantis qu'elle ne vous dépossédera pas. Je desire même vous épargner une visite qui pourrait vous être importune , et j'y ferai mon possible , pourvu que vous me

permettiez de venir quelquefois vous voir..... Ne me le refusez pas , ajouta-t-elle , d'un air caressant ; vous me feriez beaucoup de peine.... ! — Eh ! qui pourrait vouloir vous en faire , reprit mistriss Belmour ? Avec une âme si belle , dans un siècle si fécond en exemples de perfidie , dans un rang qui , de tout temps , a semblé les autoriser , lady Amélia ne peut que se faire admirer et chérir. » Elles se levèrent à ces mots ; et comme elles étaient sur la porte de la petite cour , » qui est , dit Amélia , cette belle personne qui m'a ouvert ? —



C'est, répondit mistriss Belmour, une petite-cousine de mon mari, une orpheline à qui je sers de mère.»

Amélia loua sa taille et sa figure, et appercevant Caroline, elle courut l'embrasser, lui demanda son amitié quand elles auraient fait connaissance; et, sans lui donner le temps de répondre, elle se hâta de traverser la prairie, et d'entrer dans le petit bois, où elle joignit un domestique qui l'attendait.

Mistriss Belmour, son fils et Caroline s'entretinrent long-temps de l'aimable Amélia; le sentiment profond des maux qu'ils avaient endu-

rés , luttait encore avec ceux que leur inspiraient de si aimables et si rares qualités. Ils avaient besoin de se dire qu'elle ne tenait point à Crumwell ; mais ils se le disaient , parce qu'elle captivait leur estime ; cependant lady Goring aurait regardé comme une bassesse d'user de ruse pour obtenir une faveur de milady Adelina , et elle était décidée à lui céder l'habitation , si elle lui en témoignait le moindre desir. Les lois m'en assurent la propriété , dit-elle , mais cette femme est sans doute hors de leur empire , et je ne veux point de grâce de sa part.



Charles résolut d'aller consulter M. Tillotson, espérant que la bienveillance de lady Amélia suspendrait l'exécution des volontés de sa belle-mère au moins jusques à son retour. Il prit ses vêtements écossais, et partit pour Dumbar le jour suivant. Il laissa encore sa mère et Caroline dans l'inquiétude ; l'Écosse était devenue le théâtre des guerres intestines ; il s'y était formé des partis en faveur de Charles II. Ce prince n'avait point encore signé le *covenant* ; les Presbytériens ne voulaient le reconnaître qu'à cette condition, et le marquis de Mon-

troze venait de payer de sa tête l'ambition qui lui avait fait prendre les armes pour un prince que le fanatisme ne voulait servir qu'après l'avoir attaché à son joug. Sous le règne d'Elisabeth, le fanatisme des réformateurs avait arrosé l'Ecosse de sang, et conduit Marie Stuart à l'échafaud; il avait favorisé l'ambition du comte de Murray, qui n'avait soutenu ses fureurs que pour s'élever au premier rang; le fanatisme venait de précipiter Charles I<sup>er</sup> dans une longue suite de malheurs qui avaient eu la même fin; le fanatisme se jouait encore des faibles



espérances de Charles II. Mistriss Belmour tremblait que , dans un court voyage , son fils ne fût rencontré par les montagnards qu'on avait engagés au service du prétendu roi d'Angleterre. Peu lui importait la forme d'un gouvernement sous lequel elle ne reverrait jamais son époux et son père. A qui devait-elle encore des sacrifices personnels ? Charles I<sup>er</sup> avait fait périr le comte de Strafford. Le lord Goring avait reçu la mort par les ordres de Crumwell ! La prospérité de l'Etat aurait pu seule la dédommager de ces pertes , et elle ne

l'espérait ni d'un parti ni de l'autre. Caroline, contente du sort qui lui sembleroit réservé, n'avait d'autres desirs que de vivre obscure et paisible, fille de mistriss Belmour, épouse de Charles; et le nom de Goring n'ajoutait rien à son respect, rien à son amour. Que n'eût-elle pas donné au contraire pour qu'ils fussent nés tous deux aussi inconnus qu'elle-même?

Elle était aussi inquiète du sort de Charles; mais elle savait maîtriser ses mouvements au point que mistriss Belmour, qui ne pouvait douter de sa tendresse pour



son fils , éprouvait une certaine honte de livrer son cœur maternel à des alarmes qu'une amante semblait ne point partager. Caroline donna même pendant la courte absence de Charles une preuve de courage et de présence d'esprit qui devait donner à sa mère une plus haute idée de la force de son caractère. Depuis la fatale nouvelle, elle avait toujours voulu coucher auprès d'elle ; le deuxième soir de l'absence de Charles, ayant oublié quelque chose dans sa petite chambre , elle y entra sans lumière, et fut surprise d'entendre parler au bas

de la fenêtre , dans un petit sentier qui conduisait derrière la maison , et venait joindre la haie , dont la porte de bois mal close conduisait à la porte d'entrée. Elle écoute ; elle distingue des voix d'hommes , et leurs pas qui se dirigeaient vers la haie. Elle rentre dans la chambre de mistriss Belmour qui était déjà couchée ; et sans lui rien dire , elle prend le flambeau et descend dans la petite cour. On était déjà près de la porte , et l'on y parlait encore très-bas. Elle avait caché sa lumière. On frappe ; le chien de garde , qu'elle venait de détacher ,



se précipite en aboyant fortement ; un moment après , Caroline demande ce que l'on veut. « Attachez votre chien , lui dit une voix inconnue et rauque , et ouvrez. — Pourquoi ouvrir ? — C'est de la part de lady Amélia. — Retirez-vous , répond-elle ; lady Amélia n'envoye pas de messenger dans la nuit. Retirez-vous , ou je vais appeler M. Belmour et M. Tillotson. Les inconnus gardèrent un moment de silence , puis la même voix manifesta le desir de parler à ces messieurs. — Eh bien ! dit-elle , je vais les appeler ; elle retourna en effet à la

maison , elle y saisit deux pistolets chargés , et ouvrant la fenêtre , tira un coup , immédiatement suivi d'un autre , tandis que le chien continuait des cris de rage , qui contribuèrent encore à effrayer les assaillants. Ils prirent la fuite , et le chien s'étant calmé peu à peu , Caroline reprit assez de tranquillité pour ramener dans sa chambre mistress Belmour qui était descendue très-effrayée. Elle plaça de la lumière dans la chambre de Charles ; elle en garda dans celle où elle passa la nuit debout avec Brigitte et Tomy ; mistress Belmour l'em-



brassait et la considérait avec admiration. « Il est bien facile d'avoir du courage dans une maison , disait Caroline ; on a des moyens de défense dont on peut faire usage pour effrayer le crime déjà intimidé par lui-même. Je n'en ai pas eu dans la forêt quand j'ai vu et mesuré le danger. » On raisonna encore sur cette tentative , la première qu'on eût faite depuis sept ans ; et après beaucoup de conjectures , on en vint à se persuader que c'étaient des soldats qui cherchaient à passer une nuit à l'abri d'un vent de nord assez piquant. Cependant ils

avaient prétendu qu'ils venaient de la part de lady Amélia, qui certainement n'avait envoyé personne à cette heure. Mais ces hommes pouvaient connaître ceux qui habitaient le château, et s'être servis de ce nom pour s'introduire. Alors il y avait apparence que c'étaient des voleurs. La nuit se passa sans autre tentative, et à la pointe du jour, mistriss Belmour et Caroline s'endormirent.

En s'éveillant, elles virent auprès de leur lit lady Amélia, assise un livre à la main, attendant leur réveil. Caroline, sortant du plus doux sommeil, était fraîche et co-



lorée; Amélia lui donna un baiser,  
en lui disant qu'elle était charmante;  
ensuite après avoir embrassé mis-  
triss Belmour avec un empresse-  
ment respectueux: « Je viens, dit-  
elle, de la part de milady Falcom-  
bridge, vous expliquer l'événe-  
ment de cette nuit. — Comment  
le sait-elle, dit vivement mistriss  
Belmour? — Elle en est désolée,  
répondit Amélia; deux de nos do-  
mestiques revenant du bourg voisin  
où on leur avait permis d'aller voir  
des parents, revenant tard au châ-  
teau, et craignant ou qu'on ne  
voulût pas leur ouvrir, ou de se

présenter dans un état d'ivresse ,  
ont eu la hardiesse de frapper ici ,  
croyant y être reçus en se servant  
de mon nom ; milady m'a chargée  
de vous voir , Madame , et de vous  
faire des excuses d'une audace  
qu'elle a punie en les congédiant  
sur-le-champ. Les coups de feu  
ont été entendus du château ; ils ont  
tout mis en alarme ; et les deux va-  
lets très-effrayés ont été forcés de  
faire le récit de leur imprudence.  
Ils ont reçu leur congé ; l'intention  
de milady n'étant pas que ses voisi-  
nes soient inquiétées par les gens de  
sa maison , surtout ceux qu'elle m'a



chargée d'assurer d'une considéra-  
tion particulière. « Mistriss Belmour  
et Caroline demeurèrent pensives ;  
elles remercièrent tendrement Amé-  
lia de tant de soins , mais elles ré-  
fléchissaient tristement à une aven-  
ture dans laquelle milady Falcom-  
bridge se trouvait mêlée avec ses  
valets. Elles furent encore plus  
étonnées , lorsqu'Amélia leur té-  
moigna au nom de sa belle-mère  
le desir de les voir au château  
toutes les deux avec Charles. Mis-  
triss Belmour s'excusa poliment sur  
sa santé , Caroline sur la nécessité  
de ne pas quitter sa parente ma-

lade, et toutes deux sur leur ignorance des usages d'une grande société ! Amélia sourit en considérant mistriss Belmour, et parut ne pas adopter cette raison. Quant à la santé, elle portait sur son visage l'empreinte d'une langueur visible ; on ne pouvait en douter. Caroline pouvait être nécessaire auprès d'elle ; mais pour Charles, il semblait n'y avoir point d'excuse valable, et sa mère ne put que reculer sa réponse jusques à son retour. Ce fut alors qu'Amélia apprit que Caroline seule avait par sa présence d'esprit sauvé la chaumière



de l'invasion qu'elle semblait avoir à craindre, et qu'elle l'embrassa de nouveau, vantant son courage auquel elle assura bien qu'elle ne pourrait atteindre en semblable occasion. « Mais, ajouta-t-elle, je ne le dirai point à ma belle-mère; toute sa maison le saurait, et il est bon qu'on croye que vous aviez ici des hommes capables de vous défendre. Comptez sur mon amitié, sur ma discrétion, dit-elle; un service rendu fait tant de bien! » Elle se leva à ces mots et partit.

Après son départ, nos deux amies se regardèrent un moment

en silence , et se communiquèrent ensuite leurs réflexions. Milady Falcombridge avait renvoyé ses domestiques, se disaient-elles, pour éloigner tous les soupçons d'un projet manqué. Ses gens n'étaient point des voleurs, mais ils avaient un dessein plus sinistre. Cette femme savait bien sûrement que l'épouse et le fils de lord Goring étaient cachés sous la livrée de l'indigence ; elle voulait sans doute les livrer à leur ennemi. La frayeur ayant saisi ses dignes émissaires, elle voulait rassurer sa victime en affectant des prévenances et même



des marques de considération peu d'accord avec la hauteur de son caractère. On attendait avec impatience l'arrivée de Charles et de Tillotson, pour conférer sur le parti qu'on avait à prendre, lorsque dans l'après-midi on fut surpris par la visite de milady Falcombridge elle-même, accompagnée de l'aimable Amélia. Quelle apparition pour lady Goring ! Cette femme se présenta sous les dehors de cette politesse, au moyen de laquelle les grands personnages semblent diminuer les distances, et faire la grâce de se rapprocher de leurs inférieurs. Mistriss

Belmour la reçut avec une dignité qui en imposa cependant à sa suffisance. Elle reçut ce que milady appelait des réparations avec un air d'indifférence qui semblait attacher peu d'importance aux troubles de la nuit. « J'ai craint d'abord, dit-elle, que ce ne fût quelques troupes écossaises en marche dans l'obscurité ; en ce cas, j'aurais été fort embarrassée de semblables hôtes ; ils sont exigeants ; et bornée à l'étroit nécessaire, je n'ai rien à offrir. Amélia, qui craignait que sa mère ne demandât Charles, se hâta de dire que sans doute il n'était pas encore rentré.



Non, Madame, fut toute la réponse. Alors lady Adélina demanda cette jeune parente, dont sa fille lui avait fait l'éloge. Caroline fut appelée ; elle parut avec timidité. Amélia la prit par la main, et la présenta à sa belle-mère qui pâlit, et dont les traits durs et marqués éprouvèrent une sensible altération. Mais elle se remit promptement en attribuant cette émotion à la surprise que lui causaient tant de grâce et de beauté ; elle entassa ridiculement les figures et les exagérations. Caroline ne répondit rien d'abord, dédaignant des louanges

aussi fastidieuses ; mais , lorsqu'elle ajouta que c'était un meurtre d'enfouir dans une austère retraite les dons de la nature prodigue envers elle , et lui proposa de venir au château tenir compagnie à sa fille , elle répondit nettement que rien au monde ne la ferait consentir à s'éloigner un instant de mistriss Belmour. « Quelque reconnaissante que je sois , dit-elle , des bontés de lady Amélia et de vos offres , je ne pourrais en jouir sans songer que ma bienfaitrice a besoin de mes soins assidus , et qu'elle pourrait croire que je vais chercher des jouissances



étrangères à l'humble état qui est mon unique partage. » Amélia, loin d'insister, approuva le langage de Caroline, et milady sembla ne plus penser à ses offres obligeantes. Elle entretint mistriss Belmour des progrès que semblait faire en Ecosse le parti de Charles II ; du malheur de l'État qui semblait défendre à son père de marcher dans ce moment en Écosse, faute de fourrages pour son armée déjà forte de dix-huit mille hommes ; affligée de ce que ce retard avait donné le temps au gouvernement d'Écosse d'armer un plus grand nombre d'hommes ; mais,

ajouta-t-elle , sans discipline et sans courage. Mistriss Belmour ne répondant rien à ces propos , milady lui en témoigna son étonnement.

« Que voulez-vous , Madame , que je réponde à des choses étrangères à mon état , dit-elle ? Je ne connais point les différents partis ; je ne saurais mesurer les forces de l'un et de l'autre ; et quel que soit celui qui l'emporte , ma situation personnelle ne peut changer. — Mais votre fils. — Mon fils n'a point , je crois , le dessein de marcher ; cultiver son champ , et veiller aux besoins de sa mère , c'est là son



ambition. — On m'a dit que vous vouliez le marier à cette belle personne. — Ils sont jeunes tous deux, et le temps n'est pas encore venu de délibérer même à cet égard. — S'il veut servir sous les drapeaux de mon père, répliqua-t-elle en se levant, il pourrait avec du zèle et ma protection obtenir un prompt avancement. Dites-lui de venir me voir, et je lui en parlerai ; ce serait un moyen plus sûr de réparer envers vous les fautes du sort, que de végéter à vos côtés dans une retraite isolée, et de s'y marier pour augmenter ses maux et les vôtres. »

« Ai-je assez souffert, dit mistriss Belmour quand elle fut sortie ? voir chez moi la fille du meurtrier de mon époux ! lui entendre prononcer le mot de *protection* envers sir Charles Goring ! Caroline, ce n'est pas le mot qui me blesse. Je m'en serais servie hier ; elle s'en sert aujourd'hui ; une autre s'en servira demain : la naissance n'est rien ; la fortune est inconstante, les hommes vains et légers ; mon état n'en impose point à leurs yeux : mais elle est fille de Crumwell, et Charles est fils de lord Goring ! — Avez-vous remarqué, dit Caroline, combien



lady Amélia est contrainte en présence de sa belle-mère ? Elle ne dit rien ; elle semble passer son temps à l'examiner. — Avez-vous remarqué , reprit milady , combien votre vue a blessé son orgueil ? Elle n'a pu voir sans émotion une jeune personne parée de tant de charmes naturels , briller sous de simples vêtements. — Je n'ai rien vu , car son regard fixe et hautain m'a fait baisser les yeux en l'abordant , et j'ai eu peine à la fixer quelques instants. Heureusement lady Amélia n'est point sa fille , et n'a point été élevée par elle. — Sûrement, se

dit à elle-même mistriss Belmour ;  
cette femme sait qui nous sommes ;  
et mon fils et M. Tillotson ne saur-  
raient être trop tôt instruits de sa  
conduite.»

Ils revinrent tous deux à la nuit,  
et il leur parut à eux-mêmes qu'il  
était temps de penser au parti qu'ils  
devaient prendre. Milady Falcom-  
bridge avait d'abord eu le dessein  
de s'emparer de l'habitation, et d'en  
déposséder les propriétaires ; il pa-  
raissait que c'était seulement pour  
être souveraine dans ses terres ; elle  
avait renoncé à ce projet , parce  
qu'en acquérant quelques lumières,



dont on ignorait la nature , elle méditait des projets plus vastes. L'invasion de la nuit était une preuve que , par quelque raison que ce fût, on avait tenté de s'introduire pendant l'absence de Charles , et combien de facilités ne donnerait pas l'arrivée prochaine des troupes de Crumwell. Quelques hommes armés suffiraient pour les saisir , et point de doute qu'on en voulût à leur liberté. M. Tillotson apprit à nos deux craintives amies le véritable état des choses.

Tandis que Crumwell était en Irlande , et qu'il l'avait presque sou-

mise par la force des armes , le parlement d'Angleterre apprit que les amis de Charles II avaient appelé ce prince en Ecosse , et qu'il s'y était rendu ; ils savaient bien qu'ils le retenaient dans une espèce de captivité , et que , comme autrefois les réformateurs avaient imposé des lois sévères à Marie Stuart , les rigides presbytériens soumettraient Charles à des caprices plus ridicules encore ; mais il ne parut pas moins nécessaire aux membres du parlement de s'opposer aux progrès de ce parti naissant , et l'on résolut de rappeler Olivier Crumwell. On



lui vota des remercîments sur les services qu'il avait rendus; et comme jusqu'alors dans la carrière militaire il n'avait servi en apparence que sous les ordres de Fairfax, on proposa la guerre d'Ecosse à ce dernier. On ne sait trop par quel motif il refusa cette commission; mais il se démit de son titre de général des troupes de la République, et Cromwell en fut revêtu. Les partisans de Charles I<sup>er</sup> et les presbytériens crièrent à l'injustice de cette guerre contre l'Ecosse avant qu'elle eût manifesté l'intention de rendre à Charles II la couronne d'Angle-

terre ; mais alors la chambre des communes dressa une déclaration par laquelle elle se disait instruite des motifs secrets d'une confédération écossaise , et appuya sur cette connaissance la résolution de porter les armes contre elle. Aussitôt qu'en Ecosse on fut instruit de ce dessein , on leva des troupes avec plus de célérité qu'auparavant ; les presbytériens en donnèrent le commandement au comte de Lesley ; les commissions furent accordées à des hommes de leur secte , plus habiles à prier Dieu qu'à observer la discipline et à payer de leurs



personnes. Les troupes étaient dirigées par un comité de l'église et de l'état. On conçoit à peine ce que des prêtres pouvaient faire dans de semblables délibérations ; on conçoit moins encore ce qu'ils prétendaient faire d'un roi qu'ils avaient appelé , et qu'ils gardaient en ôtage, sans lui permettre de se mettre à la tête d'une armée rassemblée pour lui. Cela est moins étonnant quand on pense que les presbytériens se défiaient des dispositions d'un prince né d'une catholique , dont l'obstination avait perdu son époux et ses enfants ; qu'ils considéraient

les royalistes comme les ennemis de l'état , tout concentré dans le clergé et ses partisans : de sorte que les véritables amis de Charles II avaient espéré sortir d'esclavage en amenant ce prince en Ecosse , imaginant que le nom et la présence d'un roi les serviraient à dompter l'intolérance des prêtres. Il était donc placé entre deux partis acharnés l'un contre l'autre ; contemplé par les uns comme l'instrument de leur délivrance , et retenu par les autres en qualité d'otage. Réduit à la nullité , en attendant lequel des deux jugerait convenable de se



déclarer pour lui, il n'avait pas en lui assez d'énergie, ni même assez de résolution, pour se soustraire à la tyrannie de ceux qui voulaient le réduire à être l'esclave de leurs seuls intérêts, et à se servir des autres dont l'intérêt était bien aussi le mobile, mais qui du moins avaient besoin de lui pour secouer le joug.

Au milieu de l'été de 1650, Cromwell se mit en marche vers l'Ecosse; il fit publier un manifeste, et fut averti que les Ecossais étaient campés au nombre de vingt-huit mille hommes dans les environs d'Edimbourg. Ils avaient fait retirer

le peuple depuis Barwick jusqu'à la capitale , et donné ordre que chacun emportât ses effets , de sorte que le général entrât dans un pays désert ; mais sa prévoyance avait pourvu à tout , et une flotte le suivait à Dumbar, munie de tous les approvisionnements nécessaires. L'ordre ne pouvait concerner les habitants des montagnes qu'habitait mistriss Belmour, et milady Adelina comptait trop sur le génie de son père pour craindre que les Ecossais remportassent la victoire. Elle n'avait à redouter que des entreprises de parti , et l'armée n'était pas assez



forte pour envoyer dans les montagnes chercher de médiocres avantages. Son château était bien gardé, et sa situation la mettait à portée de se dérober aux recherches, et de regagner l'Angleterre sans danger. Cependant on avait sujet de s'étonner qu'elle se fût ainsi exposée sans nécessité. M. Tillotson ne voyait guère comment il pourrait garantir lady Goring et ses enfants des dangers auxquels cette femme pouvait les exposer, et en même temps comment il pouvait leur faire traverser un pays couvert par les soldats d'Olivier. Les mauvais desseins

de milady Falcombridge n'étaient pas prouvés, et il l'était que mistriss Belmour ne pouvait aller du côté de Dumbar, où M. Tillotson pouvait lui donner un asile. Elle n'avait rien à espérer des troupes écossaises, commandées par des presbytériens, ni de Charles II, leur captif. M. Tillotson n'avait pu traverser le pays qu'à l'aide d'un sauf-conduit à lui accordé en qualité de négociant, et en faisant passer Charles pour son domestique. Il avait traversé différents postes; il avait été obligé de montrer ses papiers, ce qui avait beaucoup retardé



son voyage. Il avait même pris la résolution de ne retourner à Dumbar que lorsqu'une bataille aurait eu lieu entre les deux armées. Il dit à mistriss Belmour qu'il fixerait son séjour chez elle jusqu'à l'événement ; ce qui peut-être en imposerait à milady Falcombridge. Si l'on se trouvait forcé de passer en Angleterre , il avait apporté de l'or et des effets précieux ; il y en avait encore quelques-uns entre les mains de lady Goring ; Caroline avait ceux de M. Melvil ; et l'on fut rassuré du moins pour l'instant. Il faut peu de chose pour faire renaître l'espé-

rance , compagne assidue de l'homme dans sa pénible carrière ! La présence d'un ami surtout est si consolante ! il semble que sa main vigilante écarte tous les dangers ; il semble qu'on ne redoute rien à côté d'un ami !

Comme il l'avait prévu , lady Adelina fut plus réservée en présence de M. Tillotson. Elle le fit inviter à venir au château avec Charles ; mais celui-ci ne put jamais s'y résoudre ; il épuisa toutes les excuses possibles , et la contraignit enfin à renoncer au projet de l'attirer chez elle. M. Tillotson , qui



n'avait aucune raison de s'y refuser, accepta l'invitation, et milady lui parla beaucoup de la *considération* (c'était son mot favori), qu'elle avait pour *mistriss Belmour*. « Mais, dit-elle en un moment où lady Amélia était absente, que fait-elle de cette jeune fille qu'elle a recueillie ? c'est pour elle une charge pesante. Cette personne est inconnue à tout le monde. Elle a, dit-on, des talents, on lui remarque un peu de figure, une tournure assez passable; elle devrait l'envoyer à Edimbourg ou à Londres, chez quelque femme riche, dont elle pourrait, par exem-

ple , élever les enfants. Vous devriez , en ami , lui conseiller ce parti. — Je ne donne à mistress Belmour , Madame , que les conseils qu'elle me demande , et je ne suis pas de ces amis tyranniques qui veulent diriger l'intérieur des familles. Une maison est un sanctuaire dont il n'est pas même permis à l'amitié de lever le voile ; celui qui ose s'y introduire dans ce dessein n'est qu'un perfide , qui vient détruire les fondements du bonheur domestique pour s'élever sur ses ruines. — Vous pourriez du moins la détourner du projet im-



prudent de marier son fils indis-  
crètement ; c'est détruire toutes les  
espérances de ce jeune homme. —  
Madame , quand mistriss Belmour  
me demanderait mon avis sur ce  
projet que j'ignore , je lui répon-  
drais qu'elle doit savoir ce qui lui  
convient , à elle , à son fils , à miss  
Caroline , sa parente , et je ne me  
permettrais point , par des conseils  
hasardés , de disposer en quelque  
sorte du sort de ces jeunes gens ,  
et par conséquent du bonheur d'une  
mère. — Vous bornez l'amitié à  
bien peu de chose. — Pas à si peu,  
Milady. La mienne partage les pei-

nes , les malheurs , ou la félicité de mes amis ; elle leur est dévouée dans les affaires du dehors , où l'habitude d'en avoir , mon activité , mes liaisons peuvent leur être utiles et même nécessaires. Mais dans l'intérieur d'une famille , je n'ai rien à voir , rien à entendre ; toute observation est imprudente , tout conseil est téméraire. — Si cependant vous saviez quelque chose qui intéressât l'honneur de l'un ou l'autre de deux jeunes gens qui vont s'unir ..... — Il me faudrait d'abord des preuves aussi claires qu'on le peut exiger juridiquement ; alors ,



sans réflexions , sans conseils , j'ex-  
poserais le fait dont je me croirais  
sûr , en invitant , en conjurant même  
les parties intéressées à s'en con-  
vaincre. Voilà tout. — Cela est  
très - prudent , répliqua milady ;  
mais je crois , moi , que ce serait  
rendre un service à ce jeune homme  
de le dégager de ces premiers liens  
qu'on croit éternels , et qui se relâ-  
chent si promptement ! — Pas tant  
que vous pensez , Milady , précie-  
sément parce que ce sont les pre-  
miers sentiments , et qu'ils sont or-  
dinairement vertueux. — La vertu  
dans cet état , reprit dédaigneuse-

ment milady. — Eh ! Madame , reprit M. Tillotson , laissez-la donc dans cet état , si vous voulez qu'elle ait un asile ! » Milady fut un peu déconcertée , cependant elle ne perdit pas de vue la question qu'elle voulait faire ; elle demanda qui était le père de Charles ; à quel degré Caroline était sa parente ; quelle était la modique fortune de mistriss Belmour. M. Tillotson répondait à tout très-brièvement , lorsqu'Amélia reparut. « Taisons-nous , lui dit tout bas milady , ma belle-fille a une passion pour cette jeune Caroline , et je ne veux pas qu'elle m'en-



tende parler d'elle. » M. Tillotson informa lady Goring de ce qu'il avait répondu dans cette espèce d'interrogatoire afin qu'on fût d'accord ; mais il n'avait encore remarqué rien dont il pût raisonnablement s'alarmer. Seulement il observait cette curiosité qui dévore les gens désœuvrés , cette jalousie qu'inspirent aux femmes âgées et galantes la vue d'une jeune fille aimable et la fureur de protéger des inférieurs , qui a des charmes si puissants sur l'orgueil des hommes riches. D'ailleurs il paraissait que la dame avait peu de communications

avec son père et avec son mari, puisque leurs armées occupaient le pays voisin de sa résidence, et qu'il semblait qu'elle fût étrangère à leurs mouvements et à leur séjour. On se borna donc à se tenir sur la défensive par une observation continue. Lady Amélia laissait passer peu de jours sans venir voir mistriss Belmour et Caroline ; on s'attachait de plus en plus à cette charmante fille, dont l'active sensibilité se peignait dans chaque geste, dans chaque mouvement, et se plaisait à répandre en secret des bienfaits sur tout ce qui l'entourait.



Un jour où Charles traversait la prairie pour se promener dans le bois, il apperçut milady Adelina qui semblait venir du côté de la chaumière ; il se détournait déjà pour l'éviter, lorsqu'elle fit un cri, et Charles vit qu'elle avait rencontré une racine d'arbre, et qu'elle était tombée. La répugnance céda en ce moment à la vue d'un être souffrant ; il courut à elle, la releva, et s'empessa de l'asseoir commodément sur un tertre élevé et couvert de mousse. Elle crut d'abord s'être foulé un pied ; mais Charles voulant aller chercher du

secours chez lui , elle l'arrêta , lui disant que , s'il était assez bon pour vouloir l'accompagner , elle préférerait retourner chez elle. Charles s'était trop avancé pour refuser , et , quoiqu'avec une extrême froideur , il lui répondit qu'il était à ses ordres. En effet , cette prétendue blessure était légère , et tout autre qu'un jeune homme se serait apperçu que la chute n'avait pas été involontaire. Il offrit un bras , qu'on prit avec une secrète satisfaction , et l'on fit assez silencieusement le trajet qui séparait les deux habitations. Lady Amélia, sur-



prise d'appercevoir sa belle-mère ramenée par Charles, et se donnant avec soin les apparences de la douleur, vint au devant d'elle, et invita Charles à entrer, avec tant de grâces, qu'il n'osa refuser. On plaça milady sur un lit de repos, et lorsqu'on eut mis sur son pied des compresses dont elle n'avait nul besoin, elle ordonna qu'on servît des fruits à M. Charles. En vain il voulut refuser, en vain il demanda la permission de retourner près de sa mère, on ne voulut pas le lui permettre; Amélia sortit en disant qu'elle allait elle-même cueillir des

fruits pour son voisin, et milady, restée seule avec Charles, employa tout l'art de la flatterie pour séduire son jeune cœur ; elle lui parla de la gloire, de l'ambition, de l'honneur de servir son père, et de s'attacher à une cause que ne dédaignaient pas les nations étrangères. Elle lui offrit de l'envoyer à Crumwell, de l'équiper convenablement, s'il voulait suivre ses conseils ; elle lui promit de veiller sur les besoins de sa mère et ceux de *la petite parente*, jusqu'à ce que lui-même, par une fortune rapide et un prompt avancement, pût



fournir à un établissement plus convenable à ces objets de son affection. « Je puis, disait-elle, marier cette jeune fille fort avantageusement. J'ai des terres au nord de l'Ecosse ; celui qu'elle épousera pourra en avoir la régie ; elle le secondera , et sera très-heureuse. Charles souffrait horriblement pendant ce discours : qu'on se représente la situation de son âme ! qu'on se fasse l'image d'un fils pleurant la mort d'un père , et forcé d'écouter la fille de celui qui l'a condamné !

Si Crumwell eût voulu le bonheur

de son pays ; s'il eût changé la face du gouvernement pour en instituer un meilleur ; s'il eût combattu Charles I<sup>er</sup> pour les vrais intérêts de la nation , malheur sans doute à ceux qui lui auraient disputé la victoire ! et Charles , en rendant à la nature le tribut qu'elle exige , aurait pleuré son père sans détester son vainqueur. Mais , semblable à un ambitieux aussi adroit et moins courageux , que nous avons vu naguères signaler son zèle par des proscriptions , élever sa puissance altière au dessus de toutes les classes étonnées de n'avoir servi



que lui seul , et invoquer l'Être Suprême en méditant de nouveaux attentats , Crumwell n'était , comme cet homme dont personne n'oubliera la fatale existence , qu'un hypocrite habile. En caressant les opinions religieuses , parce qu'alors elles étaient la route du crédit sur le peuple ignorant , et diverses opinions législatives , il avait employé , comme lui , les moyens les plus propres à exalter et les esprits faibles et les âmes fortes. On voyait bien alors quel était son but , et on le voyait trop tard. Charles ne pouvait donc le regarder que comme

le meurtrier de son père. Il répondait à sa fille par monosyllabes, s'inclinait en signe de remerciemens, et finit enfin par déclarer qu'il obéirait en tout aux ordres et aux desirs de sa mère ; qu'il promettait à milady de la consulter, et de lui rendre sa réponse. Alors Adelina lui parla de Caroline ; il contraignit encore les mouvemens de son cœur, et ne convint ni de son amour, ni de ses projets ; il répondit, comme M. Tillotson, aux mêmes questions qu'elle lui avait adressées ; seulement il se troubla lorsque milady, l'exhortant à ne pas se marier si



jeune, ajouta, *surtout pour épouser une fille sans nom.* Que voulez-vous dire, Madame, reprit-il vivement? Caroline n'en a pas besoin.... D'ailleurs quel nom moi-même ai-je à lui offrir? celui d'un obscur cultivateur..... C'est ce que je veux dire, reprit milady en souriant, Caroline Belmour, car elle est, je crois, votre parente du côté paternel, ne vous offre point ce que vous pourriez trouver si vous suiviez mes conseils..... Jeune homme, ne l'épousez point; elle ne peut convenir aux dispositions que vous montrez. Une belle figure, des

manières charmantes ; et en disant cela , elle avait posé sa main sur l'épaule de Charles , et se jouait avec de beaux cheveux blonds qui tombaient en boucles naturelles : Charles tressaillit , et se leva involontairement de sa place ; un tremblement le saisit , et lady Amélia rentrait au moment où il se laissa presque tomber sur une chaise , en disant d'une voix étouffée : Ah ! je ne puis plus ! La sensible Amélia courut à lui , lui fit respirer des sels. Il eut le temps de rappeler ses idées , et de s'excuser sur ce qu'il était sujet , dans les chaleurs , à des



éblouissements subits qui l'incommodaient beaucoup. « Tâchez de vous retirer, lui dit-elle tout bas, vous n'êtes pas bien ici. » Il en demanda la permission, et milady, un peu déconcertée des regards surpris de sa belle-fille, la lui accorda d'un ton moins caressant que celui qu'elle avait pris un moment auparavant.

Il erra long-temps dans le bois avant de rentrer, et voulant épargner à sa mère et à Caroline les inquiétudes que cet entretien devait faire naître, il le communiqua seulement à M. Tillotson, qui fut in-

digné de tout ce qu'il vit d'odieux dans la conduite d'Adelina. « Elle est plus à craindre que nous ne le pensions , dit-il , mais il faut dissimuler ; elle vous connaît ou croit vous connaître , cela est certain. Vous lui plaisez ; cela est certain encore. — Moi ? — Vous-même. — Cela ne se peut. — Pourquoi non ? — Elle ne me connaît pas. — La raison est excellente , reprit M. Tillotson en souriant , elle ne vous connaît pas ; eh ! que lui importe ! — Je ne vous entends pas. — Vous êtes jeune , sir Charles : sans doute pour s'aimer comme



vous aimez Caroline, il faut se connaître. Une certaine sympathie, peut-être inexplicable, rapproche tout à coup deux cœurs faits pour s'unir ; une connaissance plus intime détermine alors, ou détruit l'effet de cette sympathie ; c'est l'ouvrage du temps. Mais Adelina n'est pas Caroline ; elle n'a nul besoin de cet attrait entre les cœurs et les esprits ; elle ne s'en doute pas. — Eh bien ? — Eh bien, vous êtes jeune, votre extérieur est agréable ; que lui faut-il de plus ? — La fille de Crumwell, juste ciel ! — La fille de Crumwell comme

toute autre femme de son espèce.  
— Je ne la verrai plus. — Au contraire, vous lui devez des excuses et une visite, mais nous la ferons ensemble. — Je ne veux point y aller. — Voulez-vous qu'elle vende le sang de votre mère et le vôtre ? Craignez la vengeance d'une femme dépravée ; elle n'a pas de bornes. — Quoi ! vous voudriez... ? — Je ne veux assurément pas que vous soyiez entraîné dans ses pièges, et votre horreur pour elle vous est un sûr préservatif ; mais il faut conserver les apparences, et la tenir en suspens. Vous avez à ses yeux l'air



bien novice encore ; elle sait qu'il faut plus de temps en pareille occurrence , et nous en gagnerons. Ou Crumwell remportera la victoire , ou il sera repoussé : vainqueur ou vaincu, il quittera l'Ecosse, et alors nous passerons en France ; j'ai des moyens pour nous y rendre. Nous aurons à souffrir de la fortune , mais je m'attache à la vôtre ; vous et moi , nous avons des moyens ; nous saurons les employer , et procurer des jouissances paisibles à votre mère et à votre jeune épouse. — Je m'abandonne à vous , respectable ami ,

« écria Charles en l'embrassant ;  
tenez-moi lieu de père , et sau-  
vons ma mère et Caroline. »

---



---

CHAPITRE V.

**M**ISTRIS Belmour consentit à ce que son fils se rendît, avec M. Tiltotson, chez milady Falcombridge. Celle-ci reçut d'abord Charles avec gravité; la présence de son ami lui en imposait, mais bientôt elle se relâcha de cet air cérémonieux, et ses regards avides parcouraient toute la personne du jeune homme, et suivaient tous ses mouvements. Le desir d'éloigner des témoins importuns la travaillait. Elle proposa

vainement à sa belle-fille de faire voir à M. Tillotson des changements qu'elle se proposait de faire au château, la maladroite Amélia lui répondit qu'elle ne les connaissait pas, et que c'était la première fois qu'elle en entendait parler. Elle imagina qu'un tour dans le parc pouvait intéresser son hôte; Amélia objecta la trop grande chaleur. Elle se rappela que la bonne Amélia avait été chercher elle-même des fruits pour Charles, elle parla d'une collation; Amélia se retournant vers une jeune fille à elle qui travaillait dans la même salle, lui



donna ordre d'aller en choisir ;  
mais M. Tillotson s'excusa de de-  
meurer plus long-temps , et la quit-  
tant avec le jeune Charles , qui cette  
fois avait remarqué le trouble dont  
elle était agitée , mit fin à ses in-  
quiétudes. Amélia elle-même leur  
assignait leur véritable cause , et ,  
sans paraître instruite de ce secret,  
elle ne faisait pas moins à dessein  
ce qu'il fallait pour délivrer son  
jeune voisin de persécutions qui  
lui semblaient aussi ridicules que  
coupables.

Quelques jours après cette entre-  
vue , milady se donna la peine de

venir à la chaumière , sur le bruit que mistriss Belmour était malade ; elle était en effet dans son lit. Caroline et Charles étaient dans sa chambre , M. Tillotson était allé à Jedburg pour affaire de son commerce. Milady fit demander Charles , et le questionnant avec affection sur la santé de sa mère , se plaignit de la chaleur , et ôta sa mantille avec assez peu de précaution. Elle fit tous ses efforts pour se faire entendre , mais Charles demeura impassible , et son immobilité irritant les passions violentes de cette femme hardie , elle s'écrie tout à coup : Est-



ce ignorance , est-ce insensibilité ! Charles ne fit aucune attention à cette exclamation , mais au même instant Caroline entra dans la chambre , et après avoir salué la dame , demanda la clef d'une armoire , où était renfermé le cordial qu'on donnait à sa mère lorsqu'elle éprouvait un excès de faiblesse. Les yeux de Charles sans caractère vis-à-vis de milady , s'animèrent en la présence de Caroline d'un feu si doux , ils prirent une expression si tendre , que cette femme n'y fut pas trompée ; elle dit aussi qu'elle se sentait fatiguée , et pria Charles de la

reconduire chez elle. Celui-ci ne pouvait s'y refuser ; il obéit, mais sans pouvoir tout à fait dissimuler sa contrainte. « Il est fâcheux , lui dit-elle, de quitter même un instant un objet aimé. — J'avoue, Madame, que j'abandonne ma mère le plus rarement possible. — Est-ce toujours votre mère qui vous retient chez vous ? — Dans ce moment surtout où elle est malade. — Votre Caroline a bien sa part dans l'attrait qui vous porte à chérir votre solitude ! — Cette jeune personne a pour ma mère des soins si tendres , si constants ! — Vous éludez mes questions ;



*sir* Charles, aimez-vous Caroline ?

— Beaucoup assurément. — Avez-

vous formé le projet de l'épouser ?

— Quelles que soient les inten-

tions de gens aussi obscurs que

nous, Madame, elles doivent vous

être parfaitement indifférentes. —

Obscurs , répéta-t-elle en riant !

prétendez-vous me faire croire

que votre mère soit effectivement

une mistriss Belmour ? Et vous, *sir*

Charles..... ? — Vous me donnez un

titre qui ne m'appartient point. —

— Oseriez-vous en jurer ? Charles

était interdit. — Je ne vous demande

point votre secret, quoique je sois

incapable d'en abuser ; et en disant cela , elle pressait tendrement le bras sur lequel elle s'appuyait , mais vous en avez un , et c'est celui de votre naissance. — Madame.....

— Ne cherchez pas à me tromper , mais suivez la carrière que je prétends vous ouvrir. Prenez les armes , unissez-vous à la cause triomphante de mon père , suivez ses drapeaux , et renonçant à la bassesse d'un amour mendié par la misère , méritez des avantages auxquels vous ne deviez pas prétendre.

Charles suffoquait de ce ton , mais il ne répondit rien. Je veux , pour-



suivit-elle, que vous serviez mon père, je le veux absolument. — Le général Olivier, Madame, ne manque pas de soldats ; que ferais-je de plus dans son armée ? — Il ne manque pas de soldats, mais souvent de bons officiers. — Je ne saurais l'être avant un long apprentissage. — Vous le serez, Charles, quand vous voudrez l'être, dit-elle en le pressant presque contre son sein ; je prétends vous rendre ce que je crois que vous avez perdu ; mais, encore une fois, il faut renoncer à cette obscurité et à des vues trop au dessous de vous : on

aura soin des objets de votre affection. — Je ne puis rien sans consulter ma mère. — Vous le dites toujours, et ne la consultez jamais. — Je le ferai, Madame. — Quand ? — Lorsque sa santé sera meilleure. — Soit, consultez-la promptement, et venez m'apporter une réponse. » Elle finit là son entretien, parce qu'elle apperçut Amélia qui, sachant qu'elle était chez mistriss Belmour, venait délivrer d'elle ses amis de la chaumière. Des domestiques la suivaient ; de sorte que Charles fut libre de retourner, le chagrin et l'inquiétude dans l'âme.



Il était clair que milady Falcombridge avait acquis des lumières sur l'état et la situation de mistriss Belmour ; qu'elle avait conçu pour le jeune homme une passion désordonnée ; qu'elle voulait mettre à prix le secret qu'elle pouvait posséder , et qu'elle était jalouse de l'innocente Caroline. Elle offrait des services que peut-être elle n'avait pas le pouvoir de rendre ; mais il n'en était pas moins certain qu'elle voulait enchaîner Charles , et que Charles ne pouvait , sans danger pour sa mère , repousser ses offres avec le mépris qu'elles devaient

lui inspirer. Qu'elle connût ou ne connût pas le nom et le rang de cette famille , il ne fallait pas alors un si mûr examen pour arracher à mistriss Belmour le seul bien qui lui restait, la liberté. Le seul soupçon de tenir aux différents partis opposés à celui de Crumwell suffisait, sans même aucun indice de complicité. Mais comment faire pour se dérober à la malignité d'une femme emportée, jalouse, et armée d'un certain degré de puissance ! Depuis plusieurs semaines les armées étaient en présence; les avantages étaient, quoi-



que médiocres , du côté des Écos-  
sais. Crumwell les avait trouvés  
si bien retranchés entre Leith ,  
Edimbourg et Dalkeith , qu'il ne  
pouvait les attaquer. Il fut obligé  
de se replier vers Mussleburgh ,  
et dans cette retraite le général  
Lesley tomba sur son arrière-garde,  
et l'inquiéta beaucoup. Une escar-  
mouche entre deux détachements  
eut lieu peu de jours après ; les  
Écossais furent repoussés, et Olivier  
fit vers eux un mouvement qui pou-  
vait les engager à sortir de leurs re-  
tranchements ; mais ce fut en vain ,  
ils savaient qu'il était gêné par le

défaut de fourrages et d'approvisionnement ; Lesley se flattait de l'obliger à une retraite définitive ; et son armée , toute fraîche et sans diminution , pourrait ensuite pénétrer en Angleterre avec succès. Crumwell revint en effet à Dumbar , où il trouva ses dix-huit mille hommes réduits à douze ; il résolut d'embarquer son infanterie , et de retourner à Barwick avec sa cavalerie. Mais les Ecossois le suivirent et campèrent sur une hauteur près de Dumbar. Là , Crumwell était véritablement réduit à une extrémité fâcheuse ; il lui était



désormais impossible d'embarquer ses troupes , puisque les ennemis occupaient les hauteurs et dominaient la flotte ; il ne pouvait poursuivre sa marche , ni même demeurer dans cette situation , sans s'exposer , ou à la famine , ou à une destruction totale. Le général Lesley avait résolu de conserver son poste , et de veiller simplement sur les mouvements de son ennemi. Mais le comité d'église et d'état rompit une mesure si prudente. Depuis plusieurs semaines ses ministres encourageaient les troupes par des prédications et des

prières , leur promettant la victoire avec autant de confiance que s'ils avaient été les arbitres du destin. Le roi , qui d'abord s'était , malgré eux , mis à la tête de l'armée , fut obligé de se retirer , le clergé ayant dit hautement qu'elle devait avoir moins de confiance en un *bras de chair* , que dans la piété de l'église et dans ses prières. Ce fut par suite de ces singuliers préceptes que ces prêtres , répandus dans le camp , le firent retentir de plaintes et de clameurs contre le général Lesley , excitèrent l'impatience des soldats , leur promi-



rent la victoire au nom du Seigneur, et les aigrèrent au point de forcer leur chef au combat. Crumwell, dans son camp, faisait la répétition de cette même comédie. Il conservait toujours son caractère d'inspiré, et ses discours étaient d'un style de mysticité, qui les rendait presque inintelligibles, et par là, plus puissants sur la multitude; il débitait constamment des prières, s'abandonnait aux contemplations, aux extases, et prétendait aussi recevoir du Seigneur des consolations et des révélations toutes particulières: le même esprit de puérile

dévotion , et non de piété , régnaît dans les deux armées ; mais Crumwell avait l'avantage de séduire , et d'entraîner des soldats aguerris. Lesley commandait des hommes sans expérience qui devaient céder au premier choc. Forcé d'obéir au fanatisme , il ne pouvait se flatter , comme son ennemi , qu'il fût secondé par la valeur ; il se mit en marche le 2 septembre , et Crumwell , appercevant le mouvement de ses troupes , s'écria : « Le Seigneur les a livrés entre nos mains. » Il ordonna aussitôt de chanter les psaumes et les litanies , comme



présage assuré du succès. Il marcha au devant de ses ennemis, et les attaqua le lendemain au point du jour. La cavalerie écossaise, qui était à l'aile gauche, chargea d'abord vigoureusement; mais bientôt repoussée et rompue, la gauche fut si effrayée qu'elle abandonna le champ de bataille sans combattre. Une partie de l'infanterie tint ferme jusqu'à ce que le nombre des morts lui ôtât tout espoir; trois mille hommes venaient de périr avec quelques ministres qui, parcourant follement les rangs, assuraient encore de la victoire les restes de

ceux qu'ils avaient conduits à la mort. Crumwell fit sept ou huit mille prisonniers , s'empara de vingt-sept pièces de canon , de tout le bagage et des munitions , se rendit maître de Leith et d'Edimbourg , et dans cette occasion ne dut son salut qu'à l'impéritie des ministres presbytériens.

Charles II , tyrannisé par leur zèle ambitieux , ne fut pas plus affligé que surpris de cette défaite ; il imagina que le parlement d'Écosse , qui avait soigneusement écarté de lui tous les amis de son père , reconnaîtrait sa faute , et re-



mettrait sa cause entre les mains de ceux qui avaient un intérêt direct à la servir. En effet, il les rappela, mais en exigeant d'eux une espèce d'abjuration publique de leur religion, ou du moins des points essentiels de différence; les presbytériens rigides protestèrent contre le parlement; ils s'associèrent un parti formé dans les provinces occidentales, et présentèrent des remontrances au parlement qui les déclara séditieux; mais comme la faction était nombreuse, organisée et dirigée par de bons officiers, le parlement obligea Charles II à recon-

naître publiquement par une déclaration, « le péché que son père avait commis en se mariant dans une famille *idolâtre* ; péché qui l'avait rendu responsable de tout le sang répandu dans la guerre civile ; il exprimait *sa profonde douleur* de la mauvaise éducation qu'il avait reçue, des préjugés qu'on lui avait inspirés contre la cause de Dieu ; il avouait que pendant les premières années de sa vie, il avait vécu en ennemi de l'ouvrage du Seigneur ; demandait pardon d'avoir accordé une commission au marquis de Montrose, et promettait de per-



sister toute sa vie dans cette déclaration. » Elle est demeurée à la postérité comme un monument de bassesse et de servilité qui ne devait pas lui servir à remonter sur le trône. Elle inspira un souverain mépris à tous les partis ; les presbytériens pensèrent qu'un acte par lequel le roi flétrissait volontairement sa famille , cachait quelque piège contre eux , et qu'ils devaient se défier de lui. Le parlement qui avait dicté cet acte fut épouvanté de ce qu'il avait consenti à le signer , et n'osa confier le salut d'un état à un prince de si peu de

caractère ; toutes les factions étaient en balance , et n'osaient ni le retenir , ni l'abandonner à lui-même.

Tous les partis , toutes les sectes semblaient atteints d'un délire général qui fit la plus grande partie des succès de Crumwell. De nos jours , ce n'eût été peut-être qu'un factieux obscur ; alors , il dut paraître habile , si on observe attentivement la bassesse et la folie de ceux qu'il n'eut que la peine de proscrire et d'enchaîner.

Charles II s'échappa de St.-Johnston où il était gardé , et joignit les



royalistes ; que ne fuyait-il avant de  
signer sa déclaration ! mais , au milieu  
de ses prétendus amis , il trouva le  
marquis d'Argille qui était à la tête  
du clergé ; il n'y eut rien qu'il ne  
fit pour l'attirer dans son parti ; il  
alla même jusqu'à lui faire entre-  
voir qu'il pourrait placer sa fille  
sur le trône. Le marquis ne fut  
pas même trompé par tant de flat-  
terie ; il se tint toujours dans une  
réserve peu honorable pour le roi ;  
mais enfin , la force des circons-  
tances exigeant qu'on prît un parti ,  
ce prince fut couronné à Scone le  
1<sup>er</sup> janvier 1651 ; et alors , toutes

les levées se firent sans distinction, et tous les membres des différents partis furent admis auprès de sa personne.

Les Ecossais reformèrent bientôt une armée de dix-huit mille hommes, et Crumwell ne pouvait encore se mettre en campagne, tant il avait été retardé par le manque de fourrages. Charles II nomma Lesley son lieutenant général, et se mit à la tête de ses troupes; il était dans une position très-avantageuse; il avait derrière lui le comté de Fife, province très-fertile; son camp était entouré de retranche-



ments , et en sûreté contre les attaques de l'ennemi ; les passages de la Forth semblaient bien gardés. En vain le général anglais présenta la bataille ; l'expérience de l'année précédente servait de leçon sévère , et Lesley n'ayant plus à lutter contre la clameur des ministres , ne sortit pas de son enceinte. Si Charles II eût été capable de commander , s'il eût été de ces hommes faits pour maîtriser le destin des empires , s'il avait eu de l'audace et le génie qui la favorise , la victoire était à lui. Crumwell , plus habile à connaître les hommes ,

commit une faute en apparence ; quelques auteurs l'ont jugé ainsi ; mais d'autres ont dû voir , dans sa conduite , une sagacité extrême. Sans doute , il n'aurait pas laissé à un autre prince que Charles II , la liberté de pénétrer en Angleterre ; il ne craignit pas de lui en ouvrir l'entrée , par un mouvement dont il avait bien calculé les suites. Charles II avait raison d'attendre dans son camp que la misère forçât son ennemi à se retirer lui-même ; il pouvait penser qu'en tombant sur des troupes épuisées par le manque de vivres , elles



seraient promptement défaites; mais il fallait en même temps veiller sur les opérations de cet ennemi adroit et courageux, et ne pas s'endormir dans une fausse sécurité. Il fallait savoir que, pour vaincre, il ne suffit pas seulement de combattre dans l'occasion, mais qu'il faut ravir à son adversaire l'avantage de ces mêmes occasions. Cromwell, qui savait en faire naître, ne négligeait pas d'en profiter. L'imprévoyance du roi et son défaut de jugement lui firent prendre le change, et Cromwell l'avait prévu. Fatigué d'attendre pendant six semaines en pré-

sence du camp ennemi, et de perdre peu à peu sa cavalerie, il détacha de son armée seize cents hommes, sous prétexte de faire une tentative sur Edimbourg, et ils passèrent le détroit sur des barques qu'on y avait fait préparer. Un corps plus considérable suivit; les commandants prirent poste dans cette même province qui faisait toute la force de Charles II, tandis que Crumwell favorisait leur descente, en feignant d'attaquer les retranchements. Il était encore temps de comprendre que, par cette fausse attaque, Crumwell voulait aussi faire filer



son armée. C'était le cas de sortir du camp, et de lui couper le passage. Charles n'eut pas cette audace; il envoya seulement quatre mille hommes attaquer des hommes déterminés, et engager imprudemment un combat, au milieu duquel ils se trouvaient entre Crumwell avec son armée et les deux détachements qui avaient pris poste dans la province de Fife. Charles n'aurait-il pas dû, ce qui lui était facile, veiller sur le détroit avec plus de soin? n'aurait-il pas dû penser que Crumwell n'était pas assez maladroit pour attaquer Edim-

bourg avec si peu de monde à la vue du camp ? Il ne fallait que connaître son génie pour observer sa marche, et pénétrer ses desseins secrets dans un mouvement si extraordinaire en apparence. Il n'était pas difficile d'éclairer cette marche dans une étendue de quelques lieues, et alors, il fallait tout tenter pour empêcher les deux portions de l'armée de se rejoindre. Il agit trop tard, il agit partiellement ; les quatre mille hommes furent défaits, le camp fut tourné, l'armée passa, et la communication fut coupée entre le roi et cette pro-



vince qui lui assurait des avantages inappréciables.

A la vérité, les frontières de l'Angleterre demeureraient découvertes, et quelques-uns prétendent que c'était abandonner l'objet de la guerre, puisque le but était d'empêcher Charles II d'entrer dans le royaume; mais il faut considérer que Cromwell se trouvait dans une position très-hasardeuse: il se voyait forcé sous peu de jours à faire une retraite à travers un pays dévasté, dans lequel il n'aurait trouvé aucunes ressources ni en vivres ni en fourrages; ses troupes

auraient excessivement souffert, et il n'en ouvrirait pas moins les frontières de son pays à un ennemi qui ne pouvait manquer de le poursuivre, et de défaire les restes d'une armée déjà détruite par la famine et les maladies qui la suivent. En s'emparant de la province de Fife, il trouvait là sur-le-champ l'abondance nécessaire à son armée ; et s'il ouvrait la carrière à celle de son ennemi, il était certain alors de le poursuivre avec les mêmes avantages qu'elle avait sur lui la veille, bien sûr que, dans l'intérieur de l'Angleterre, on pouvait s'op-



poser à sa marche , et le placer entre les troupes envoyées de Londres , et celles qu'il allait conduire sur ses pas. On a prétendu que Charles était en marche pour Carlisle , plusieurs jours avant que Crumwell en fût instruit. Sans doute il appartenait plutôt au roi de laisser sous son propre camp , passer une armée entière , sans observer ce mouvement , qu'à celui qui avait tenté ce passage , d'ignorer la marche précipitée de son adversaire. Ses lettres au parlement d'Angleterre prouvent qu'il l'avait prévue , et qu'avant son exécution il

avait indiqué les précautions à prendre pour la retarder.

C'était dans ces entrefaites que se passaient à l'hermitage les scènes dont nous avons parlé. L'alarme était très-grande à la chaumière; mistriss Belmour avait compris qu'on lui cachait quelque chose; elle avait voulu le savoir; vertueuse et sensée, elle ne pouvait imaginer que milady Falcombridge, à son âge, eût en effet une passion pour son fils; elle sourit lorsque M. Tillotson lui en parla, et crut long-temps que c'était un pur badinage. Mais, lorsque son ami lui eut affirmé la vérité, elle



conçut comme lui la terreur qu'inspirent les femmes désordonnées, et trembla pour elle, pour son fils et pour Caroline qui devait nécessairement porter le fardeau de sa haine.

On ne se dit jamais qu'on n'est pas aimable, et l'on accuse toujours le cœur qui résiste d'être captivé par un autre objet. Milady Adelina était frappée de cet aveuglement qui dérobe aux femmes galantes l'altération de leurs charmes ; elle était convaincue que, si Caroline n'était pas aimée, Charles aurait avec empressement accepté

ce qu'on lui offrait. Ce fut ainsi que mistriss Belmour jugea d'elle ; et le dernier entretien lui persuada qu'elle était informée de son nom , et que ce nom ne tarderait pas à être proscrit , si Charles ne consentait point à le souiller ; elle voyait aussi que l'aimable Caroline courrait de grands dangers ; mais comment faire pour s'en garantir ! On savait bien que la fuite seule pouvait mettre à couvert de semblables ennemis , mais comment la tenter ! Ce n'était pas en Angleterre que Lady Goring et son fils pouvaient chercher un asile. Changer de lieu



en Écosse était impossible, tandis que les armées étaient en présence. Le côté de la mer était également impraticable. La défensive entre Charles et Milady ne pouvait durer long-temps, sans qu'elle l'expliquât de manière à autoriser sa vengeance. On était donc dans cette perplexité, que lady Amélia vint accroître par une visite inattendue. « Je ne sais, dit-elle à mistriss Belmour, ce que médite ma belle-mère ; mais je suis sûre qu'elle a de secrets entretiens avec l'un des deux valets qu'elle a chassés, lorsqu'ils ont cherché à s'introduire chez vous ; Sarah, une

jeune fille que j'ai à mon service ,  
et qui m'est extrêmement attachée ,  
m'en a prévenue , et j'ai vu cet  
homme s'introduire chez Milady  
à une heure où moi-même ne suis  
point admise dans son appartement.  
Sarah m'a dit qu'en la quittant ,  
il prend un chemin qui doit le con-  
duire au camp du général Olivier :  
elle m'ajoute qu'elle a entendu pro-  
noncer votre nom. Charles , ajou-  
ta-t-elle , je ne vous dicterai pas  
votre conduite ; mais donnez-lui  
quelque espérance sur les projets  
qu'elle a formés pour vous ; la ruse  
est permise quand il s'agit du salut



d'une famille entière ; ne poussez point ma belle mère à bout ; sa haine est implacable , sa colère terrible. Je ne connais point la raison de vos refus , je ne vous la demande point ; mais , si Sarah ne m'a point trompée , si l'apparition mystérieuse de cet homme vous concerne , vous avez besoin d'une extrême prudence. Gagnez du temps : dites que vous ne voulez point abandonner votre mère , tant que les troupes seront sur les terres de l'Ecosse , et prêtes à porter la désolation jusque dans cette retraite ; qu'après leur départ , vous vous déterminerez à

servir le parlement sous les ordres du général Olivier. Pendant cet intervalle , je veillerai sur les démarches de milady ; cela m'est facile , parce qu'elle ne me confie jamais rien de sa conduite extérieure , et que je n'ai jamais cherché ouvertement à en pénétrer les motifs. Ne vous effrayez point , mistriss Belmour ! croyez que je ne verrai point commettre une injustice , sans m'y opposer de toutes mes forces ; que je vous avertirai de tout ce que vous pourrez avoir à craindre ; et que , dans tous les cas possibles , je puis compter sur



mon père. « Que vous êtes différente de sa femme, lui dit Caroline! — Mon éducation a été différente, répondit modestement Amélia. Née dans l'opulence, j'ai été placée de bonne heure dans une maison tenue par une de ces femmes bien rares, qui sont moins les institutrices que les mères de leurs élèves. J'ai pour ainsi dire sucé ses principes avec le lait, car je lui fus confiée en bas âge. La justice et l'humanité étaient la base de toute sa conduite; elle ne regardait la fortune inégalement répartie entre les hommes, que comme un moyen d'adoucir les

maux qui pèsent sur une grande partie de l'espèce. Elle m'a appris à penser , et j'ai senti comme elle. Quant à milady Falcombridge , dont le sort n'avait pas toujours été heureux , elle n'a pas été élevée avec le même soin ; ses passions n'avaient pas reçu le frein salutaire de l'étude et des réflexions. Eblouie d'un rang inattendu , elle ne l'a pas considéré sous le même aspect que moi ; elle en abuse quelquefois ; mais , s'il n'y a pas entre elle et moi de sympathie , je n'ai nullement à m'en plaindre ; elle me témoigne une très-vive amitié , et je crois lui



en témoigner ma reconnaissance en l'empêchant de faire du mal, dont sans doute elle se repentirait ensuite. Adieu, dit-elle en embrassant mistriss Belmour et Caroline, Amélia est votre amie et le sera toujours. » Elle disparut à ces mots. Les habitants de la chaumière n'étaient pas rassurés sur l'appui d'une jeune fille à qui l'autorité devait fermer la bouche. Mais que faire ! et que devenir !

Deux jours après, on apprit la nouvelle de l'opération de Crumwell et de son passage habile dans la province de Fife. On sut bientôt

que Charles II marchait vers l'Angleterre ; on apprit qu'il était sans obstacle arrivé à Carlisle ; il n'était plus question que de connaître les résolutions du général , et il était clair pour tous les hommes sensés qu'il ne resterait pas en Ecosse. M. Tillotson se détermina donc à partir pour Dumbar et Barwick , d'où il avait des moyens de faire passer ses amis en France. Avant son départ il fit ses adieux à milady Falcombridge , et y conduisit Charles. Milady ne manqua pas de demander au jeune homme quelle était enfin la détermination



de sa mère , et elle le fit avec beaucoup de gravité. Charles répondit d'une manière très-mesurée ; lui fit entendre que si , comme on devait le présumer , le général Olivier se déterminait à poursuivre le prince Charles , et que l'Ecosse fût alors paisible et sans ennemis , il pourrait consentir à y laisser sa mère et sa cousine , et à profiter des bontés de milady. Alors elle déclara que le général se disposait en effet à suivre son ennemi , et que , sous peu de jours , lui-même viendrait se reposer au château , tandis que son armée prendrait la

route de Carlisle. Charles, frappé d'étonnement, n'aurait pu dérober les mouvements qui l'agitaient, si Amélia n'eût attiré son attention vers une volière qui renfermait des oiseaux rares dont on lui avait fait présent. M. Tillotson continua la conversation avec lady Falcombridge, qui parla de présenter le jeune homme à son père, et de l'engager à le faire entrer sur-le-champ au service. Elle l'appela, lui fit part de ce projet, et lui dit de se reposer sur elle du soin de le faire paraître avec avantage. Charles s'inclina respectueusement; M. Til-



lotson se chargea des remerciements, et milady, gênée par la présence de sa belle-fille, conserva, pendant tout le temps de la visite, les apparences d'une importante protection, que cependant ses regards hardis démentaient quelquefois.

» Ah ! c'en est trop, s'écria Charles en sortant du château ; voir le général Olivier, lui être présenté, exposer ma mère et Caroline ; non, je ne le ferai point, il n'est puissance au monde qui puisse l'obtenir de moi ! — Qui vous dit le faire ? — N'allez-vous pas encore l'exiger ? — Moi ? non.

Vous allez partir avec moi, et dans trois jours nous sommes de retour ici, nous emmenons mistriss Belmour et Caroline, nous nous embarquons pour la Hollande, d'où nous passerons en France, et vous êtes sauvés. — Est-il possible? — Je vous en réponds. — Alors, je m'abandonne à vous, mais je ne verrai point Crumwell, je ne m'engagerai point dans son parti, non que je craigne la mort, non que je refuse mon bras à ma patrie, ma vie est un tribut que je dois à la société dans laquelle je vis, toutes les fois que le sacrifice lui en peut



être utile et profitable : mais de quelque côté que je tourne mes regards , je ne vois à servir que l'ambition ou l'hypocrisie , et le fanatisme régnant sur l'une ou l'autre des armées ; je ne veux ni celui qui a immolé mon père , ni celui qui a lâchement abandonné celui de ma mère. Je hais les hommes qui embrassent une cause qu'ils détestent ; ou c'est pour l'étouffer qu'ils feignent de la servir , ou par le vil desir d'entasser de l'or ; ils ne peuvent respirer que la fraude ou la bassesse ; ils sont à mes yeux également méprisables. — Eh ! vous

ne les servirez pas , vous dis-je ; vous viendrez en France , et vous y vivrez avec votre mère et votre épouse. Calmez une exaspération inutile , et ne portons point dans l'âme de votre mère des terreurs qui pourraient altérer sa santé , et la rendre incapable de faire un voyage toujours difficile et périlleux. »

A leur arrivée à la chaumière , M. Tillotson proposa lui-même à mistress Belmour de laisser partir Charles avec lui ; il prétextait la multitude de petits détails qu'entraînait le passage d'Ecosse en Hollande et ses préparatifs ; il dit que



son opération serait plus prompt  
s'il était aidé par le jeune homme  
intéressé lui-même à ne rien omet-  
tre. Mistriss Belmour n'avait rien à  
objecter contre le départ de son  
fils avec un tel guide. On n'osa lui  
dire que milady Falcombridge at-  
tendait son père , mais on en pré-  
vint Caroline , de la fermeté de la-  
quelle on était sûr ; et dès le len-  
demain , à la pointe du jour , M.  
Tillotson , lui ayant donné des ins-  
tructions sur la conduite qu'elle  
avait à tenir , partit avec Charles.  
Mistriss Belmour demeura triste et  
pensive. Chaque fois que son fils

s'éloignait d'elle , son active imagination lui présentait mille dangers parmi lesquels il y en avait beaucoup d'imaginaires ; et alors Caroline redoublait d'efforts pour se vaincre elle-même , et distraire sa mère adoptive des soucis dont elle se sentait accablée. Elle prévint adroitement son esprit sur la prochaine arrivée de Crumwell , et la détermina sans peine à feindre une maladie plus forte qu'à l'ordinaire , et observer une retraite plus absolue : elles convinrent ensemble d'en imposer même à cet égard à la jeune Amélia. Il était temps de



prendre cette résolution , car le soir même , l'avant-garde du général parut et défila dans le canton ; les officiers logèrent au château ; les soldats chez les habitants.

Lady Amélia sut éviter à ses amis la charge de ces hôtes incommodes , et la chaumière demeura paisible.

Crumwell ne tarda point à paraître chez sa fille ; il y fut reçu avec pompe ; milady avait rassemblé toute la noblesse de vingt milles à la ronde ; elle alla au devant de lui à cheval avec lady Amélia et une troupe choisie de Cavaliers. Le château fut rempli d'officiers de

tout grade, et pour cette fois Amé-  
lia ne put empêcher qu'on envoyât  
deux gendarmes loger à la chau-  
mière. Elle n'osa même s'y opposer  
dans la crainte de fixer sur cette  
habitation les regards du général ;  
mais elle envoya Sarah chez Caro-  
line pour la prévenir, et l'avertir  
de bien traiter ceux qui lui seraient  
adressés. Mistris Belmour ne parut  
point à leurs yeux ; elle se mit au  
lit, et Caroline annonça qu'elle  
était hors d'état de faire les hon-  
neurs de sa maison. Elle suppléa si  
bien à sa présence que les militaires  
furent contents ; d'ailleurs ils se



montrèrent discrets et respectueux. Caroline crut devoir bannir toute sollicitude , et persuadée que le général ne pouvait s'arrêter longtemps , elle crut , dans les illusions de son âge , n'avoir rien à redouter pour mistriss Belmour. Mais le lendemain , ces deux premiers furent remplacés par deux autres d'une physionomie sombre et farouche. Leur dialecte barbare , leur exigence , les marques de leur mécontentement , glacèrent de crainte Caroline , Brigitte et Tomy. Ceux-ci s'impatientaient et s'abandonnaient à la colère ; Caroline s'ar-

mais d'un sang-froid qui malgré eux en imposait à ces hommes hardis. Ils se hasardèrent à la faire descendre lorsqu'elle était retirée avec sa mère pour se mettre au lit, sous prétexte qu'ils ne seraient pas assez couverts. Elle obéit à la première fois, descendit, donna complaisamment ce qu'ils demandaient, et sans aucune altération dans son maintien. « Profitez de ce que je suis ici, leur dit-elle, pour mettre un terme à vos demandes, car je ne descendrai plus. — Eh ! s'il le faut ? — Il ne le faudra pas. Assujettie à vous loger, je ne le suis pas



à satisfaire vos caprices ; je vous préviens qu'ayant fait ce que je dois, si vous prétendez m'incommoder dans ma demeure, demain je demanderai justice à vos chefs. » A ces mots, elle remonta, s'enferma dans sa chambre, et ne fit nulle attention au bruit qu'ils se permirent. A la pointe du jour, ils rejoignirent leur troupe. Vers le midi, mistriss Belmour, se sentant incommodée, demanda une boisson composée de plantes vulnéraires dont une partie croissait en abondance dans le petit bois ; Caroline se hasarda à y courir, et tandis qu'elle

recueillait ces plantes dans son tablier de mousseline très-simple , il passa deux jeunes officiers qui furent frappés de sa figure sous de pareils vêtements , et l'abordèrent d'un air familier. Le silence de la pudeur alarmée , ils le prirent pour de la honte villageoise , et l'agacèrent plus vivement. Détrompés par la grâce et la précision de son langage , ils n'en prirent pas meilleure opinion d'elle ; et l'ayant prise chacun par une main , ils l'entraînaient du côté du bois opposé à la prairie appartenante à mistriss Belmour. Elle jeta des cris d'effroi ,



et soudain parut Lady Amélia qui se promenait avec des femmes, et appuyée sur un jeune homme dont l'aimable figure pouvait lutter d'agrémens avec celle de Charles. Elle reconnut Caroline, et s'adressant à ce cavalier : « Oh ! sir Henri, s'écria-t-elle, délivrez cette jeune personne, elle est mon amie ! » Sir Henry s'avança vers les jeunes étourdis qui, honteux d'être surpris, avaient déjà laissé Caroline en liberté. Elle en profita pour se sauver, mais les forces lui manquèrent, et après quelques pas elle tomba sur le gazon. Amélia courut

à elle , lui fit respirer des sels ; et quoiqu'elle eût caché son visage dans la robe d'Amélia , sir Henry l'apperçut et s'écria : miss Caroline ! où est donc M. Melvil ? Caroline laissa couler des pleurs pour toute réponse ; et Amélia poussant fortement le bras de sir Henry , celui-ci comprit qu'il devait garder le silence. Mais il avait été entendu par les femmes qu'il accompagnait ; et lorsqu'Amélia eut pris sa jeune amie par le bras pour la conduire à la sortie du bois , la curiosité féminine s'exerça envers sir Henry , sans toutefois lui faire commettre



aucune indiscretion. Mais à table, ces femmes racontèrent, répétèrent l'exclamation du jeune homme, et en firent le sujet de mille plaisanteries. Milady Adelina se la fit répéter, et joignit quelques sarcasmes à ceux de ses femmes. Le général blâma hautement la conduite des officiers, et Amélia, gênée par cette conversation, voulut plusieurs fois la faire changer, et y parvint enfin aidée de sir Henry qu'ennuyaient des railleries tout à fait sans fondement.

Caroline était rentrée chez elle très-effrayée; cependant elle prit

sur ses sens assez d'empire pour cacher à mistriss Belmour ce qu'elle venait d'essuyer. Vers le soir, les mêmes militaires arrivèrent, mais conduits par sir Henry qui, cette fois, sans avoir l'air de connaître miss Caroline, ne leur recommanda pas moins les plus grands égards pour sa maison et ceux qui l'habitaient. En effet, la nuit fut tranquille, et Caroline rassurée n'avait plus d'autre inquiétude que celle de se rappeler où elle pouvait avoir vu ce jeune homme, et quel était son nom. Sa figure ne lui était point inconnue, mais elle



ne put se souvenir comment ni où elle l'avait apperçu. La journée se passa sans événement ; mais vers six heures du soir , comme elle se promenait dans le jardin , elle s'entendit appeler doucement par dessus le mur d'une hauteur médiocre. Elle se retourne , apperçoit sir Henry , s'approche , et une boîte assez pesante tombe à ses pieds avec une lettre. » C'est , dit le jeune homme , de la part de lady Amélia ; suivez ses instructions , belle Caroline , et fiez-vous à notre amitié ! surtout , ne balancez pas , ou vous êtes perdue. Ca-

roline tremblante relève la boîte et le papier, et s'enfuit dans la maison pour lire ce qu'il contenait; que devint-elle, en voyant ces mots tracés par Amélia?

« Partez, mon aimable Caroline; votre liberté dépend d'une prompte fuite; elle seule peut vous sauver d'un destin rigoureux. J'ignore par quels moyens on a su vous rendre suspecte au général. Les deux militaires qui logent chez vous ont ordre de vous arrêter à dix heures du matin, et je ne sais où ils doivent vous conduire; un troisième veillera au dehors pour empêcher que



personne n'entre ni ne sorte de la chaumière. Celui-ci est à nous ; vous l'entendrez vers minuit frapper à la fenêtre qui donne sur le sentier. Il vous jètera une échelle ; descendez promptement, suivez-le, il sait où il doit vous conduire ; il a des lettres pour deux endroits où vous passerez ; il en a une pour la digne personne qui m'a élevée, et dans les mains de laquelle vous serez en sûreté. Acceptez ce que contient la boîte que je vous envoie par sir Henry qui vous répond de la fidélité de l'homme à qui je vous confie. Gardez bien votre

secret ; que mistriss Belmour ne le pénétre point ; ses pleurs , ses cris vous trahiraient. Je dois vous dire que la moindre résistance de sa part ou de celle de Charles , les exposerait l'un et l'autre à perdre la liberté , peut-être la vie , sans rien opérer pour votre salut. Adieu , chère Caroline , nous nous reverrons sous des auspices plus heureux. »

Le premier mouvement de Caroline fut de courir au jardin pour voir si le jeune ami d'Amélia y était encore , mais il avait disparu. Elle retourna chez elle , relut la lettre



fatale , ouvrit la boîte qui contenait cinquante guinées , et un billet d'autant , adressé à mistriss Elisa Harlay , Oxford-Street , London , payable chez un banquier de la même ville. « Il est impossible , se dit-elle , qu'elle veuille me tromper , lorsqu'elle me confie une somme aussi considérable. O Charles , Charles , mistriss Belmour , qu'allez-vous penser de moi ! Caroline aura donc pris la fuite avec un soldat ! grand Dieu ! mais Amélia saura me justifier à leurs yeux , et puis , ne saurais-je laisser sa lettre sur une table , et l'adresser à

Charles ? Non , je pourrais ex-  
poser ma bienfaitrice. Si la ven-  
geance de celle qui me persécute  
allait attenter à la liberté de mis-  
triss Belmour ! si on allait la rete-  
nir dans sa chambre !..... mais je  
vais ployer cette lettre , la poser  
sur son lit ; elle la verra en appre-  
nant mon départ..... Non , je par-  
tirai avec mon secret ; Amélia saura  
me justifier. »

Caroline était capable d'une  
prompte et inébranlable résolution.  
Elle s'arma de courage , surmonta  
la crainte , l'amour filial et l'amour  
même ; et se répétant ces mots de



la lettre, *sachez que la moindre résistance les exposerait à perdre la liberté, peut-être la vie*, elle ne balança plus à se dévouer pour eux. Elle vit arriver les deux soldats qui la regardèrent avec le sourire d'une maligne joie : elle fixa le troisième qui lui fit un signe d'interrogation, et elle y répondit en baissant la tête comme une marque de consentement. Il sourit à son tour, mais d'une autre manière que les premiers, et tâcha de lui faire comprendre qu'il fallait se retirer. Elle remonta à sa chambre, où elle se hâta de faire un paquet de

quelques hardes de première nécessité. Que les heures sont longues dans l'attente d'un événement que l'on redoute ! Caroline était absorbée dans des pensées effrayantes quand une petite pierre jetée contre sa fenêtre , l'avertit que l'heure avait sonné. » Allons , il faut partir , se dit-elle , et elle ouvrit. » L'échelle, lancée d'une main sûre , tombe à ses pieds ; elle l'attache à la fenêtre , descend toute tremblante , et se confie seule à la foi d'un inconnu. Cet homme la prend dans ses bras pour lui faire traverser les ronces et les brous-



sailles qui croissaient au pied du mur. Arrivée sur l'éminence que formait une espèce de chaussée étroite, elle apperçoit un autre homme enveloppé d'un manteau. Elle se crut trahie, et poussa un gémissement sourd et lugubre. « Ne craignez rien, Madame, lui dit-on d'une voix douce, je suis Henry. Lady Amélia a exigé que je veillasse moi-même à votre sûreté. Vos chevaux sont derrière la première colline, et je vais vous accompagner jusques là. Mon devoir me défend d'aller plus loin; être à cette heure hors du château est une infraction aux lois

militaires , mais celles de l'honneur et de l'humanité sont les premières. — Généreuse Amélia , généreux Henry ! s'écria Caroline , à quoi vous exposez-vous ! et que puis-je pour reconnaître un soin si affectueux ! Marchons , répliqua Henry , il ne faut pas perdre de temps ; profitons du repos des troupes qui défilent vers l'Angleterre pour éviter leur rencontre. A ces mots , il la prit par le bras , et soutenant sa marche incertaine , il la fit parvenir bientôt jusqu'où attendaient deux chevaux attachés à un arbre à l'entrée d'une grotte profonde. Comme



elle était prête à monter sur l'un des deux , « ne pourrais-je savoir , dit-elle à Henry , le nom de mon bienfaiteur ? — Si quelque événement , lui répondit-il , vous empêchait de profiter de l'asile que vous offre lady Amélia , prenez et conservez cette chaîne et ce médaillon ; en l'ouvrant , vous y verrez le nom de ma mère et sa demeure ; présentez-lui ce don que je tiens d'elle , et vous trouverez une autre mistress Belmour. Si je m'étais nommé , peut-être auriez-vous rejeté mon appui. A ces mots , il passa la chaîne au cou de Caroline qui , pour der-

nière prière , le supplia de recommander mistriss Belmour et Charles aux soins de lady Amélia , et surtout de justifier sa démarche aux yeux de son amie. Sir Henry lui jura que ses vœux seraient accomplis ; il lui baisa la main , l'aida à monter à cheval : adieu , Mistriss , adieu Charles , Amélia , Henry ; adieu , tout ce que je dois aimer et respecter , s'écria-t-elle ! et suivant son guide , elle disparut aux yeux du jeune homme qui reprit tristement le chemin du château , non sans inquiétude sur la destinée d'une femme que lady Amélia semblait



chérir , et que tant d'événements menaçaient encore.

Laissons-la poursuivre son voyage, et ne quittons point encore la chaumière et ses environs ; son absence y va faire éprouver des agitations de plus d'un genre.

Le soleil ne dorait point encore la cime des montagnes , lorsque Charles et M. Tillotson arrivèrent. Nul ne s'opposant à leur passage, ils frappèrent à la porte ; les deux soldats sans défiance croient que leur camarade vient les avertir que l'heure approche. Ils suivent Tomy qui ouvre, et voyent entrer deux

hommes sous le costume de montagnards , armés de gros bâtons , à la manière du pays. Charles recule surpris et effrayé ; il ne savait pas qu'on eût logé chez lui des gens de guerre. Que faites-vous ici , demanda-t-il d'un ton peu soumis ? — Nous y logeons. — Par quel ordre ? — Par l'ordre du général Olivier , tous les habitants reçoivent quelqu'un des nôtres. — Je n'ai rien à dire. Tomy , pourrions-nous voir ma mère ; Caroline est-elle levée ? — Non , Monsieur ; mais , si vous voulez , Brigitte va l'éveiller. — Oui , nous voudrions lui parler à



l'instant même. » Les deux satellites étaient fort étonnés de ne pas voir celui des leurs qui, selon eux, devait interdire les approches de la maison ; l'un d'eux sortit, regarda au dehors, et n'appercevant rien, il rentra, parla bas à son camarade, et tous deux témoignèrent d'autant plus d'inquiétude, que la présence de deux hommes les embarrassait. Cependant les cris de Brigitte réunirent toute l'attention ; elle descendit précipitamment. Dieu nous assiste, M. Charles, Dieu nous assiste, Caroline est partie !.....  
— Caroline, s'écria Charles ! —

Caroline! prononce presque machinalement M. Tillotson ; Dieu me damne, dit un des soldats , nous sommes perdus ! On se précipite dans la chambre de Caroline ; elle est déserte ; sa fenêtre est ouverte , l'échelle est encore suspendue , les herbes sont foulées , les buissons portent les marques de la peine qu'on a prise à les franchir.

Les soldats demeurent interdits ; Charles et M. Tillotson ne savent comment lier leurs idées , ou plutôt il ne s'en présente aucune à leur esprit égaré ; Brigitte pleure , Tomy est confondu , et mistriss



Belmour, qui a entendu le bruit, et dont la voix s'est perdue dans le tumulte, qui s'est levée dans le plus grand désordre, vient achever le tableau en paraissant à la porte de la chambre. Charles vole dans ses bras, en lui criant : O, ma mère ! Caroline est partie, elle a fui..... Caroline partie, répète mistriss Belmour ! quand, comment, avec qui ? — Pardieu, réplique un des soldats, belle demande ! avec ce beau fils qui était en sentinelle à la porte, et qui ne se trouve pas non plus à son poste. — Qui donc était en sentinelle, demande M. Til-

lotson ? — Un beau jeune homme vraiment, qui avait ordre de veiller à ce que personne n'approchât de cette maison, et je vois bien qu'il a enlevé la fille, puisqu'ils ont déserté tous deux. Caroline partie avec un soldat, s'écria Charles ! bon Dieu, ma mère, où sommes-nous ? — Cela ne se peut pas, mon fils ; Caroline n'a pas été enlevée de son consentement..... N'est-ce pas plutôt vous, misérables, qui êtes les auteurs de ce rapt infâme, dit M. Tillotson, en prenant à la gorge celui qui se trouva sous sa main, et tenant son bâton



levé sur lui. — Eh non, Monsieur, dit l'autre, lâchez le camarade; allez, nous ne savons guère comment ceci finira pour nous; mais, à coup sûr, elle est allée avec John Barclay; comme diable aussi il la regardait hier soir! et v'là qu'elle est montée aussitôt; elle ne nous a pas servis comme à l'ordinaire, et je suis sûr que, dès qu'il a été en faction dehors, l'échelle a été posée; ils ont filé, en avant, marche, et ils ont sept heures d'avance.» M. Tillotson, honteux de son premier mouvement, lâcha son homme, tandis que mistriss Belmour parlait

de la vertu de Caroline ! « Ah ! oui ,  
fiez-vous-y , dit un soldat , à la  
vertu des filles , ma bonne dame ;  
elle ne tient pas contre un plumet  
rouge ; et n'a-t-elle pas hier au soir  
encore parlé à un de nos officiers  
par dessus le mur de votre jardin ?  
John l'a emmenée , vous dis-je ,  
pour lui ou pour un autre , que sais-  
je , moi ! Suffit , reprit le second ,  
que nous voilà perdus de cette  
affaire-là ; » et , en disant ces mots ,  
il s'arrachait les cheveux , et repro-  
chait à l'autre son peu de vigilance.  
Charles sentait fermenter dans son  
sein les poisons de la jalousie ; il



faisait à mistriss Belmour des questions auxquelles elle ne pouvait répondre. Brigitte se tordait les bras. M. Tillotson considérait les deux soldats, et ne comprenait pas ce que ces gens pouvaient avoir à redouter par la fuite de Caroline, lorsque lady Amélia arriva dans la cour dont la porte était restée ouverte. Elle ne vit personne, mais elle entendit beaucoup de bruit, et arriva au lieu d'où il lui semblait partir. Sa présence calma un peu les vives émotions; elle tenait une bourse qui paraissait pleine, et s'adressant d'abord aux soldats: «Allez,

leur dit-elle, fuyez, dérobez-vous au sort qui vous attend; mais voici de quoi pourvoir à vos besoins, si vous voulez me remettre à l'instant l'ordre que vous avez reçu, et qui vous est désormais inutile.» L'un des militaires le lui donna d'une main, reçut l'argent de l'autre; et comme ils voulaient la remercier: « Allez, leur dit-elle, et surtout gardez-vous de reparaitre: votre vie dépend de votre agilité.» Alors elle se retourna vers ses amis, et Charles jetant sur elle un regard douloureux: Ah! Madame, j'ai tout perdu, Caroline..... — Vous



pouvez encore la retrouver. — Elle  
quand je la retrouverais , son cœur  
n'est-il pas perdu pour moi ! L'in-  
grate a fait un autre choix..... —  
Qui vous l'a dit ? — Ces soldats ,  
qui l'ont vue parler hier à un offi-  
cier ; sans doute elle concertait avec  
lui le plan de sa fuite , puisqu'elle l'a  
exécuté cette nuit. — Cela pourrait  
être , reprit Amélia , sans qu'elle en  
fût plus coupable ; Charles , calmez-  
vous , et surtout écoutez-moi , car  
je n'ai qu'un moment. C'est moi qui  
ai soustrait Caroline à des persécu-  
tions dont j'ignore la cause : c'était  
une victime dévouée. Voilà l'ordre

qu'on fit hier signer au général, à qui l'on a fait croire qu'il importait de s'assurer de sa personne. Ces misérables avaient en outre celui de se rendre maîtres, de quelque manière que ce fût, de toute personne qui oserait s'opposer à son enlèvement. J'ai heureusement su qu'on devait placer au dehors une sentinelle, et j'ai pu diriger le choix sur un homme dévoué à un officier de mes parents. Nous avons pris des mesures qui nous ont parfaitement réussi. Caroline est libre; et je lui ai choisi un asile où elle sera aussi honorablement qu'elle était



ici. C'est à Londres que je la fais conduire. — Par qui ? grand Dieu ! — Par ce même soldat placé en observation au dehors , et qui a favorisé sa fuite. — Cet officier qui lui a parlé sur le mur du jardin ? — Est mon parent ; il lui a remis une lettre par laquelle je l'informais de la nécessité de son départ , et lui en indiquais les moyens concertés d'avance avec ce brave militaire. Mon parent , son capitaine , avait dû se charger de lui remettre ma lettre , afin qu'elle pût y prendre confiance. Elle le connaissait. — Elle le connaissait ! reprit Charles.

— Elle l'avait rencontré dans le bois, se promenant avec moi ; il l'avait reconnue, l'ayant vue déjà chez un nommé M. Melvil, et il a témoigné beaucoup d'ardeur à la sauver du péril. Lui-même a veillé à son départ, l'a reçue au bas de sa fenêtre, et l'a conduite au lieu où elle a trouvé des chevaux : là il l'a quittée, et il est revenu au quartier-général avec assez de bonheur pour que nul ne soupçonnât sa sortie. — Chère Caroline, s'écria mistriss Belmour ; et où ira-t-elle, sans amis, sans argent....? — N'ayez à cet égard nulle inquiétude, dit modestement



Amélia en baissant les yeux ; j'y ai pourvu, j'ai partagé mon trésor avec elle..... — Divine fille , répliqua mistriss Belmour en la pressant dans ses bras, vous êtes un ange de bonté! — Où avez-vous pris une telle âme, lui demanda M. Tillotson? — Eh ! Monsieur, si chacun s'occupait à rendre autour de soi tous les services qui s'offrent chaque jour , il resterait peu de malheureux , peu d'opprimés , et les gens riches et puissants auraient fait leur devoir. Caroline connaissait un officier de l'armée; elle l'avait vu chez M. Melvil , proféra enfin Charles , l'œil

fixe et l'âme oppressée ! — Charles, seriez-vous jaloux , demanda Amélia ; il semble que vous êtes moins sensible à la délivrance de Caroline , qu'occupé du jeune homme qui a dirigé sa fuite. Charles, je n'ai qu'un mot à vous dire ; vous seriez un ingrat , si le soupçon pouvait entrer dans votre âme. Caroline est plus généreuse ; elle sait que je suis votre amie , et son dernier vœu a été que vous et votre mère me fussiez recommandés ; elle en a expressement chargé mon parent, en pleurant sur vos douleurs. » Charles était impétueux , mais sensible ;



cette assurance le calma, sa méfiance s'évanouit, et baisant la main de lady Amélia, il lui exprima toute la reconnaissance à laquelle il semblait insensible un instant auparavant. — Mais il était important de savoir quels étaient les ennemis de l'innocente Caroline. — Dispensez-moi de vous les nommer, répondit Amélia; il vous importe peu de les connaître, puisque je veille sur eux.» On garda le silence qu'elle avait droit d'exiger; mais M. Tillotson, croyant qu'on ne devait point avoir de secrets pour une telle femme, lui annonça que

Charles et lui étaient revenus dans le dessein d'emmener mistriss Belmour en France. — Laissez-moi retourner au château, leur dit Amélia ; pour juger de la nécessité de ce parti, il faut que je sache quel effet va produire la nouvelle que Caroline a disparu , et que les soldats chargés de l'arrêter viennent de désertter. Mistriss Belmour ne voulait plus quitter l'Ecosse ni l'Angleterre , où elle devait laisser sa chère fille ; Charles voulait partir pour Londres , l'y suivre , la voir , lui parler , veiller sur ses besoins , et courir d'elle à sa mère



( 301 )

tant que cet exil devrait durer.  
Mais M. Tillotson ne s'accommodait  
pas de ces mesures bizarres qu'une  
tête de vingt ans pouvait seule  
adopter ; il engagea lady Amélia à  
retourner immédiatement au châ-  
teau.



FIN DU PREMIER VOLUME.

(101)

... de ...  
... de ...  
... de ...  
... de ...  
... de ...



... de ...

...

...